

LE CONGRÈS DES ACADIENS

A MONCTON, LA SEMAINE PRO-
CHAINE

Moncton, 13 — Le congrès national des Acadiens aura lieu à Moncton les 16 et 17 août prochain. Il réunira environ 2000 personnes venant de tous les centres acadiens des Provinces Maritimes et des délégués des groupes de l'extérieur. Parmi ces derniers, on remarquera M. l'abbé Lachapelle, curé de Fort Barré, Louisiane, qui représentera les Acadiens de la Louisiane.

Le congrès comprendra des séances privées le jour et des séances publiques le soir alors que des orateurs distingués prendront la parole.

Voici le programme du congrès en détail:

PREMIER JOUR (16 août)

9h.: Messe pontificale par S. G. Mgr LeBlanc. Sermon de circonstance par l'abbé Bourgeois.

10h. 30: Départ de l'église pour l'Académie. Ordre de la procession: fanfare, cadets, congressistes.

11h.: Ouverture du congrès et discours du président.

11h. 30: Discours de bienvenue du maire Taylor.

12h.: Réunion des diverses commissions dans leurs salles respectives pour s'organiser, déterminer heures des séances, l'ordre des débats, etc.

12.15: Dîner.

2h. 30: Séance des diverses commissions dans leurs salles respectives, jusqu'à 5 heures.

5h. 30: Souper.

7h. 30: Réunion générale à l'Académie.

7h. 45: Départ pour l'hôtel de ville, en procession.

8h.: Séance publique à l'hôtel de ville. Discours: le président; S. G. Mgr Chiasson; M. l'abbé J.-B. LaChapelle, Fort Barré, Le; M. W.-E. Landry, Moncton, N.-B.; R. P. Dismas LeBlanc, collège Saint-Joseph; R. P. Sibillet, collège Sainte-Anne; Représentant du collège de Bathurst; M. Aimé Parent, Soc. Saint-Jean-Baptiste, Montréal; fanfare.

DEUXIEME JOUR (17 août)

9h.: Séances des diverses commissions.

11h.: Audition de premiers rapports des commissions. Les commissions qui ne seront pas encore prêtes pourront continuer leur travail.

12h.: Dîner.

2h.: Réunion générale dans la salle de l'Académie et audition des rapports des Commissions.

3h.: Rapports des officiers généraux.

4h.: Election des officiers.

5h.: Fin de l'audition des rapports des commissions et discussion générale dans l'intérêt de la Société.

6h.: Souper.

8h.: Réunion générale à l'Académie et procession à l'hôtel de ville pour l'assemblée publique.

8h. 15: Assemblée publique à l'hôtel de ville sous la présidence du président nouvellement élu. Discours: MM. Antoine-J. Léger, Adrien Arsenault, F.-J. Robidoux, le Dr Emile LeBlanc, J. B. M. Baxter, le juge LeBlanc, Pierre-J. Veniot. Fanfare: Ave Maris Stella, God Save the King.

...practiciens" de Californie et des "drugless practitioners" du même Etat. Des médecins en vue de Montréal ont dénoncé la supercherie, dans une revue médicale, et ils ont porté toute l'affaire à la connaissance de M. Du Tremblay. Celui-ci a estimé sans doute que les conseils de ce charlatan sont de reste bons pour les lecteurs de la Presse, puisqu'elle continue de publier la prose anonyme, cocasse et parfois scatologique de McCoy. Le spécialiste vaut la femme qui l'a adopté. Ce sont deux grands experts en bêtise humaine.

G. P.

A propos de la mortalité infantile, dans le Québec

Sur un article de M. le Dr Jobin, de Québec — Un axiome aux nombreuses exceptions — Il meurt trop d'enfants, même s'il en naît un grand nombre — Progrès faits, progrès à faire.

(par Léo-Paul Desrosiers)

Sous la signature de M. le docteur A. Jobin, l'Action Catholique publie dans son numéro du 9 août un article très élaboré sur le taux de la mortalité infantile dans notre province. Animé d'intentions louables, l'auteur tente d'exonérer complètement notre race et nos gouvernements du reproche qu'on leur fait de laisser mourir, chaque année, par manque de soins suffisants, d'une connaissance assez approfondie des règles de l'hygiène ou d'une attention suivie, une proportion trop considérable des enfants de moins d'un an.

Le principal argument de M. Jobin se formule dans cet axiome que nous reproduisons textuellement: "Une loi démographique admise par toutes les autorités en la matière est que la mortalité infantile s'élève avec la natalité. Plus le taux de celle-ci est élevé, plus celui de la mortalité infantile l'est aussi."

Saint-Jean, N.-B., 16 (Spécial au Devoir) — Pour abrégé un dépêche qui eut été longue, je n'ai guère parlé samedi de notre visite à Louisbourg. Elle a été l'un des incidents les plus émouvants du voyage.

Un journal de Sydney nous avait préparé à l'impression pénible que nous devrions éprouver. Quelques ruines dans un état d'abandon scandaleux, où passent des moutons. Les citoyens de la municipalité et des environs s'étaient rendus nombreux en cet endroit de pèlerinage. Le maire nous a souhaité la bienvenue et M. le curé de Lanoraie, un des voyageurs, a donné quelques explications aux pèlerins sur ce fort qui joua un rôle si considérable dans l'histoire de l'Acadie jusqu'à ce qu'il passât aux mains des Anglais. Un jeune Acadien de Louisbourg, Boudreau, lui-même adresse à nos voyageurs, à laquelle répondit en leur nom M. Edmond Proulx, député de Prescott.

M. BOURASSA

M. Bourassa provoqua une ovation en déclarant qu'il se chargeait de mettre le gouvernement fédéral au courant de l'état de négligence imparable où est laissé le fort, qu'il n'avait pas revu depuis près de cinquante ans.

Les ruines dont il restait alors des traces importantes sont aujourd'hui totalement disparues. La vue de ces ruines inspire à l'orateur des réflexions sur la nécessité d'établir la paix entre les descendants des anciens combattants, dans le respect mutuel de leur droits. Il ne doit plus y avoir aujourd'hui de conquérants ni de conquis, mais seulement deux races collaborant harmonieusement, avec des droits égaux, à la construction d'une grande nation dominant au monde l'exemple de la paix, de la charité et de la bonne entente. M. Bourassa ajouta quelques mots en français à l'adresse de nos frères acadiens, dont il loue le persévérant courage, qui ne peut rester sans récompense.

PAS DE PESSIMISME

M. Bourassa exprime l'émotion de tous les voyageurs en remerciant du plus profond du cœur les Acadiens de l'accueil si fraternel et si intime qu'ils nous font.

Il croit que le pessimisme n'est pas de mise et il tourne en figure optimiste la comparaison de M. le curé d'Arichat. Pendant que sous l'effet de la mer se creusent les anses, les pentes s'allongent par les alluvions. La terre regagne ce qu'elle avait perdu. Ainsi des Acadiens, qui deviennent plus forts à mesure que les institutions d'enseignement secondaires se développent chez eux. Les Canadiens français se doivent de les aider à se fortifier. Par cette collaboration, ils travaillent d'ailleurs dans leur propre intérêt. Les groupements acadiens comme les groupements de l'Ouest français et de l'Ontario français sont des bastions rayonnants autour de la citadelle. Quand les bastions sont entamés, la citadelle ne reste pas debout longtemps. Pour employer une expression d'inspiration pacifiste, les avant-postes de langue française hors des frontières de Québec témoignent aux yeux de l'étranger de nos paisibles intentions.

M. Bourassa conseille aux Acadiens de conserver leur langue qui n'est pas un fardeau mais une richesse, d'autant plus qu'elle ne les empêche pas d'apprendre à fond l'anglais. Ils ne peuvent pas perdre le français sans perdre leur âme nationale. Jamais ils ne feront de mauvais Irlandais ou de mauvais Anglais.

S. G. Mgr Macdonald ajoute quelques mots. Nos hôtes sympathiques sont venus nous reconduire au bateau après un souper servi dans la salle de l'école. Nous les retrouvons même sur un pont tournant près duquel nous devions passer.

A GRAND-PRE

L'excursion se poursuit sur le détroit de Canso, par un clair de lune qui argente la mer et ne disparaît qu'au moment de notre arrivée à Mulgrave. Dimanche matin, sans encombre, nous sommes à Grand-Pré.

race, qui nous accueille. La population afflue par toutes les routes; d'instant en instant, les gros yeux luisants des automobiles gravissent la montée qui donne accès au porron du collège d'où les orateurs doivent parler. On voit sur ce porron un homme quinze et qui paraît tout en noir, mais sur la tête duquel brille l'écarlate d'une calotte épiscopale. C'est Mgr Leblanc, évêque de Saint-Jean, qui nous avait souhaité la bienvenue lors de notre arrivée en Acadie à Moncton il y a trois ans, et qui vient cette fois, à la veille de notre rentrée au foyer, nous dire au revoir. Les pèlerins apprécient vivement cette marque de sympathie des plus hauts dignitaires de la région. D'ailleurs les gradins de l'estrade improvisée se couvrent de personnes que nous connaissons bien. Nous retrouvons l'abbé Cormier, de Moncton, le curé de Shédiac, M. Rabidoux, ancien député, M. Antoine Léger, secrétaire-trésorier du gouvernement provincial, le juge Leblanc et une infinité d'abbés Leblanc. Memramcook est la patrie des Leblanc. Nous l'apprenons bien quand nous voyons se lever tout à coup le premier pour nous souhaiter la bienvenue, et nous faire un bref historique du collège. Le deuxième pour nous rappeler ce que l'Acadie doit à la province de Québec et le troisième pour nous offrir l'hospitalité de sa ville épiscopale pour lundi. Trois Leblanc, le supérieur du collège, le juge Leblanc et l'évêque de Saint-Jean.

M. Bourassa, dont la voix est quelque peu cassée par la fatigue, réplique au nom des voyageurs par un exposé magistral, une thèse sur le respect de l'autorité religieuse, gage de la conservation des richesses les plus précieuses, celles qui ne sont pas périssables parce qu'elles sont d'ordre moral. Le maintien de l'autorité dans la famille en assure la durée et le maintien de l'autorité épiscopale dans la société religieuse en assure le développement harmonieux et durable. Le père peut avoir des torts mais nul n'a le droit de s'ingérer de ses affaires, dans les affaires spirituelles, la même doctrine s'applique.

M. Bourassa tient d'autant plus à faire cette déclaration qu'on a par-

qui ne peut rester sans récompense.

A SYDNEY

Avant d'atteindre Louisbourg les voyageurs avaient visité avec un extrême intérêt une partie des mines de Glace-Bay et l'avant-midi les aciéries de la British Empire Steel à Sydney. Dans les deux endroits le personnel entier de la compagnie, y compris les plus hauts fonctionnaires, dont le gérant-général et le contrôleur de la *National Trust*, se sont montrés d'une courtoisie très aimable. La visite de l'aciérie s'est effectuée sur des wagons plats munis de bancs et de balustrades, ces wagons avaient servi il y a quelques semaines, au gouverneur-général pour la même fin.

Le samedi 13, nous touchions à une partie du programme qui excitait vivement la curiosité des voyageurs, le voyage sur les lacs du Cap-Breton. Cela s'est effectué d'une façon parfaite sous un ciel mi-rieur mi-chagrin. Les deux rives des lacs déploient certains des panoramas les plus splendides de tout le Canada. A Descousse, sur l'île Madame, une réception fraternellement chaleureuse attendait les voyageurs. M. le curé Boucher et les prêtres, comme les Acadiens de toutes les paroisses environnantes, s'étaient portés à la rencontre des pèlerins du *Devoir*. Mgr MacDonald ancien évêque de Victoria, assistait à la réunion.

A DESCOUSSE

M. Louis Boucher a souhaité la bienvenue aux voyageurs du Québec en les mettant sommairement au courant de l'histoire de Descousses, l'une des vieilles paroisses de l'île. M. le curé Monbourquette, curé d'Arichat, la plus ancienne paroisse de toute l'île, a exprimé la reconnaissance des Acadiens envers la province de Québec, dont les collèges classiques ont donné plus de \$15,000 en bourses pour l'éducation classique de jeunes Acadiens. Il croit que ces institutions ont fait là un geste généreux et utile, car les Acadiens placés dans des conditions difficiles doivent lutter durement pour la conservation de leur entité nationale. Ils sont battus des flots de l'anglicisation qui les entament comme la mer découpe les anses et les baies dans le continent.

PAS DE PESSIMISME

M. Bourassa exprime la motion de tous les voyageurs en remerciant du plus profond du cœur les Acadiens de l'accueil si fraternel et si intime qu'ils nous font.

Ils sont battus des flots de l'anglicisation qui les entament comme la mer découpe les anses et les baies dans le continent.

saute de l'école. Nous les retrouvons même sur un pont tournant près duquel nous devions passer.

A GRAND-PRE

L'excursion se poursuit sur le détroit de Canso, par un clair de lune qui argente la mer et ne disparaît qu'au moment de notre arrivée à Mulgrave. Dimanche matin, sans encombre, nous sommes à Grand-Pré. M. le curé Filiatrault, doyen du voyage, célèbre la messe, au cours de laquelle Mlle Rhéa Massicotte, accompagnée, fait à noter, par l'organiste de la basilique de Montréal, M. Arthur Lefondal, chante le *Panis Angelicus*. Pendant le reste de la cérémonie, un chœur masculin chante des cantiques et finalement le *Magnificat*, pour célébrer la reprise pacifique du sol qu'on leur avait volé, par les Acadiens. Avant l'heure du midi, les pèlerins errent dans la plaine encadrée de collines verdoyantes que gravissent les vergers et d'où les souvenirs émouvants semblent se lever comme une brée.

A MEMRAMCOOK

Nous retrouvons le soir même le magnifique panorama de Memramcook où s'élève la forteresse de victorieuses résistances, l'immense collège. Dans cette institution, fondée par des prêtres canadiens, c'est un supérieur acadien, le premier de sa

autorité dans la famille en assure la durée et le maintien de l'autorité épiscopale dans la société religieuse en assure le développement harmonieux et durable. Le père peut avoir des torts mais nul n'a le droit de s'ingérer de ses affaires, dans les affaires spirituelles, la même doctrine s'applique.

M. Bourassa tient d'autant plus à faire cette déclaration qu'on a parfois associé son nom à des revendications outrancières. Il prêche dans un langage passionné le respect de la parole du Pape, la communion avec Rome, la soumission docile, active et empressée aux directives du Vatican. C'est ainsi que nous maintiendrons notre supériorité intellectuelle et morale, celle vers laquelle nous devons tendre parce que c'est la seule digne de nos efforts; sans compter que la supériorité du nombre nous semble interdite, comme nous est interdite aussi la supériorité de la richesse matérielle. De cela, nous ne devons pas trop nous plaindre, puisque les quelques rares millionnaires que l'on peut nous envier, chez nos frères moins riches, ont pour un grand nombre, sur l'amoncellement de leurs écus, oublié leur devoir social et national.

Les voyageurs continuent leur route vers Saint-Jean où ils sont arrivés ce matin, lundi.

Louis DUPIRE

Le "Halifax Daily Star" souhaite la bienvenue en français aux voyageurs du "Devoir"

Les Anglais des autres provinces devraient imiter l'initiative du *Devoir*, dit ce journal — Se mieux connaître pour se mieux comprendre

Memramcook, N.-B. 15. — Une preuve de l'intérêt soulevé dans les Provinces Maritimes par la visite des 218 voyageurs du *Devoir* qui les parcourent depuis huit jours dans deux trains spéciaux du Canadien National est fournie par le *Halifax Daily Star*. Dans son numéro de samedi ce journal annonce la visite que feront les excursionnistes à la chapelle du souvenir, à Grand-Pré, et se déclare heureux "de leur souhaiter la bienvenue dans les deux langues du Canada, le français et l'anglais."

Déjà le *Halifax Herald* avait fait la même chose et a délégué un représentant pour accompagner l'excursion.

L'article du *Halifax Daily Star*, avec traduction française en regard, s'intitule: *Une chose remarquable*. Nous en extrayons les derniers paragraphes qui se lisent ainsi: "De même que l'Ecosse et l'Angleterre se rencontrent à Bannockburn, l'Anglais nullement troublé par l'orgueil écossais des anciennes victoires, de même, aujourd'hui, se rencontrent les deux races fondues maintenant dans le moule d'une même patrie et chacun rend hommage à cette ancienne civilisation et aux conflits passés qu'a vus se dérouler ce vieux sol acadien.

"Ce n'est que l'un de leurs pèlerinages parmi d'autres que nos concitoyens d'origine française font à cette province. L'éloquence convaincante de M. Bourassa vise à amener ses concitoyens de Québec à un contact plus étroit avec leurs compagnons de l'Est.

"Cette province les accueillera à bras ouverts. Se connaître les uns les autres, c'est se comprendre mieux et se comprendre mieux c'est écarter les causes de friction entre les deux races.

"C'est une chose remarquable et digne de réflexion que ces pèlerinages, ou pour employer un mot anglais moderne, ces excursions nous viennent les premiers du vieux Québec. Il ne serait pas sans utilité que nos concitoyens de langue anglaise des mêmes provinces songeassent à inaugurer de tels pèlerinages et nous visitent aussi. Loin de la mer ils ont perdu contact avec nous, ne connaissent plus et ne comprennent plus nos problèmes."

"Nous souhaitons à ces pèlerins une heureuse visite ici et que leur exemple incite les autres parties du Canada à agir de même, à venir nous voir chez nous. En nous voyant ils apprendront à mieux nous connaître et à nous comprendre."

g, à Sydney, à Descousse, à Grand-Pré et à Memramcook

Emouvantes rencontres, magnifique pays

cale américaine, *Hygea*, dans une de ses dernières livraisons. Les chroniques de McCoy sont "une compilation de platitudes et d'ignares stupidités", écrit cette revue. McCoy lui-même, — nous avons tout de suite donné le nom de ce prétendu spécialiste, quand la *Presse* a commencé de publier ses conseils quotidiens, avec sa photo, sans son nom, — n'est ni médecin, ni hygiéniste, ni pharmacien. C'est un mas-

Patriotisme acadien, entente entre les races — Mgr Leblanc, de Saint-Jean, Mgr MacDonald, autrefois de Victoria, C.B., assistent aux réceptions à nos voyageurs — Les mines et les aciéries de Sydney — Sur les lacs du Cap-Breton — De l'île Madame à Grand-Pré — Les ruines de Louisbourg — L'accueil à Memramcook — En route pour le retour

M. BOURASSA LES ACADIENS ET L'EGLISE

es voyageurs du "Devoir" de retour ce soir

ge d'Europe

avec le "Voyage
populaire", en mer

II

Montréalais à bord — Quelques-uns des voyageurs

Belle réception à St- Jean et à Fredericton

Discours de M. Bourassa à Fredericton — La vallée de
la rivière Saint-Jean — Mgr Leblanc accompagne
les voyageurs de Moncton à Saint-Jean

LE 50EME ANNIVERSAIRE DE PRETRISE DE M.
L'ABBE EULATRAIT

Edmundston, N.B., 16 (Spécial au *Devoir*) -- A Saint-Jean, hier, la pluie a détrempé la curiosité des voyageurs. Un bon nombre sont restés dans leurs wagons et n'ont pu, ayant fait grasse matinée, profiter de l'invitation qui leur était hâtivement parvenue des Chevaliers de Colomb. A cette réunion assistaient des personnalités de la vie religieuse et politique: Sa Grandeur Mgr LeBlanc, le premier ministre du Nouveau-Brunswick, M. Baxter, qui a souhaité en français la bienvenue aux voyageurs dans sa province et le maire de Saint-Jean qui leur a offert l'hospitalité de la ville. Au nom des voyageurs, M. Edmond Proulx, député de Prescott à la Législature d'Ontario, a remercié Mgr l'évêque de Saint-Jean et M. Baxter.

La pluie n'a pas empêché un grand nombre de voyageurs de remonter en bateau le pittoresque fleuve Saint-Jean, que l'on pouvait admirer d'ailleurs du fond des wagons confortables. Prévenus que les convois devanceraient le bateau de plusieurs heures le lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick, l'un des membres du gouvernement représentant le premier ministre, M. le maire Clark, les attendaient à la gare de Fredericton. Le trésorier provincial, M. Antoine Léger, accompagnait les voyageurs par le deuxième train, tandis que Mgr LeBlanc avait fait le trajet, de Memramcook à Saint-Jean dans le premier train.

Les citoyens de Fredericton

avaient mis des machines à la disposition des visiteurs, de Québec, qui ont pu admirer cette ravissante ville-jardin, de même que les édifices anciens, d'une élégance sobre, qui rappellent par leur style colonial que la région servit de refuge au loyalisme de maints colons de la Nouvelle-Angleterre au moment de la guerre de l'Indépendance.

Hier soir, dans le nouvel édifice du parlement, eut lieu la réception officielle des voyageurs à laquelle assistaient le lieutenant-gouverneur, M. Richard, ministre dans le cabinet Baxter, M. le maire de Fredericton et M. Antoine Léger. Tous ont souhaité la bienvenue et un heureux retour dans la province de Québec, à nos voyageurs.

M. Bourassa a profité de cette dernière occasion qui lui était donnée de parler à ce voyage-ci dans les provinces anglaises pour exposer avec une franchise entière sa thèse sur le développement du véritable esprit de pacte confédératif. Nous aurons l'occasion de revenir là-dessus.

A la fin de la réunion, les voyageurs ont été présentés à Son Honneur le lieutenant-gouverneur et à sa femme, au maire et à la maîtresse de Fredericton.

Au train à eu lieu une fête intime et émouvante, à l'occasion du cinquantième anniversaire d'ordination de M. l'abbé Filiatrault, ancien curé de Saint-Jude, et doyen des voyageurs.

Louis DUPIRE

LE CONGRES NATIONAL DES ACADIENS

S. G. Mgr Leblanc a chanté une messe pontificale, ce matin, à Moncton — Sermon par M. l'abbé Bourgeois — Discours d'ouverture par M. le juge Arsenault — M. Baldwin parlera cet après-midi

Moncton, N.B., le 15 août (Spécial au *Devoir*) — Dans quelques heures va s'ouvrir ici par une imposante manifestation religieuse, le neuvième congrès national des Acadiens. Toute la journée par tous les trains et par tous les chemins, en dépit d'une pluie persistante, les délégués ont afflué à Moncton où ils ont été reçus par des comités locaux et dirigés vers les maisons où ils seront hébergés durant ces quelques jours.

Le congrès national précédant de très près, cette année, le congrès de la *Société l'Assomption Mutuelle*, la plupart des délégués de ce dernier congrès sont déjà arrivés et participeront de la sorte aux travaux des deux réunions.

Le congrès s'ouvrira demain matin par une messe pontificale solen-

nelle à laquelle officiera Sa Grandeur Mgr LeBlanc, évêque de Saint-Jean et le premier Acadien à être élevé à la dignité épiscopale.

Le sermon de circonstance sera fait par l'abbé Bourgeois, curé de Dorchester. Immédiatement après la cérémonie religieuse aura lieu dans la salle d'honneur de l'Académie L'Assomption, l'ouverture officielle du congrès par le discours du président, M. le juge Aubin Arsenault, de Summerside. Dans l'après-midi, les congressistes auront le plaisir d'entendre pour quelques instants, M. Baldwin, qui se trouvera de passage à Moncton à ce moment et qui a consenti, à la demande de M. Véniot, à venir dire un mot aux Acadiens.

Les diverses commissions siègeront dans l'après-midi.

Nos voyageurs de retour d'Acadie enchantés

Les deux convois du *Devoir* entrent en gare à l'heure dite, hier soir — Contentement des excursionnistes — “Nous avons vu un beau pays et nous nous sommes amusés” — Organisation parfaite — Compliments à nos directeurs du voyage et au C.N.R.

“AU REVOIR A L'AN PROCHAIN”

Il est superflu d'écrire que les 218 pèlerins du *Devoir* ont fait un beau et bon voyage en Acadie. L'expression joyeuse de leurs visages, leurs réponses aux salutations des personnes venues à leur rencontre aux trains spéciaux, gare Bonaventure, hier soir, le prouvaient amplement. “Bonjour! Vous avez fait un bon voyage? — Oh, si! Excellent!” Les voyageurs, entre eux, se serraient la main une dernière fois: “Au revoir! A l'année prochaine, avec le *Devoir*.”

Les deux trains spéciaux qui ont transporté nos voyageurs pendant neuf jours entiers à travers le pays du *grand dérangement*, sont entrés en gare à l'heure dite. Malgré la pluie qui tombait fine et serrée, une foule d'amis et de connaissances attendait patiemment, à l'abri sous la marquise du débarcadère, bien avant l'heure fixée pour l'arrivée des spéciaux. Il faisait déjà presque noir lorsque l'oeil luisant du premier cyclope d'acier apparut au tournant de la voie, vers Saint-Henri.

La foule se précipita à la rencontre du train, précédée ou suivie de la petite armée des casquettes rouges des messagers, prête à soulager les voyageurs de leurs colis. Un instant plus tard, le premier train, glissant doucement sur les rails de la voie no 6, stoppait en plein centre de la gare et commençait d'égrener rapidement ses grappes de voyageurs, vers lesquels les mains amies se tendaient.

Les voyageurs, heureux de revoir leurs gens, ne semblaient pas pressés pourtant de regagner leur domicile; un peu partout, des groupes loquaces se formaient, avec un de nos voyageurs au centre. On se racontait déjà comment le voyage s'était passé et le détail des réceptions qui leur furent faites par nos cousins d'Acadie, de même que dans les centres anglais, très cordiaux. Et puis, personne ne voulut partir avant que le second train ne fût arrivé; on voulait serrer la main des compagnons de route avant de se quitter définitivement jusqu'au prochain voyage organisé par le *Devoir*.

car l'adieu final, c'était: “Au revoir, à l'année prochaine, avec le *Devoir*!”

Les dix minutes de conversations avaient paru courtes, lorsque le deuxième train vint se ranger le long du premier, séparé seulement par la plate-forme étroite du quai. Les groupes grossirent de tout le contingent joyeux et les conversations reprirent, dominées par les éclats des joyeux rires. “Dites bien aux lecteurs du *Devoir* que si nous avons vu du pays, nous nous sommes aussi beaucoup amusés”, ont dit plusieurs des excursionnistes.

MM. Dupire et Lafortune, directeurs de nos deux trains, furent vite entourés par les voyageurs qui leur firent une promesse: “Au revoir, Monsieur, nous avons fait un beau voyage. A l'année prochaine.”

M. Bourassa, descendu à Charny, près Lévis, est retourné à la campagne, sur la rive nord, en bas de Québec.

L'organisation du C. N. R. a été parfaite tout le long du trajet.

MM. Baldwin et King rendent visite aux Acadiens réunis en congrès

Le premier ministre d'Angleterre fait allusion aux pages sombres de l'histoire acadienne que "nous essayons d'oublier", ajoute-t-il — Le R. P. Sebillet, à la séance d'hier soir, trace l'idéal que doit poursuivre ses compatriotes — Une assistance de plus de deux mille personnes

Moncton, 17 (Spécial au *Devoir*). — "Ce qui compte dans la vie d'un peuple, c'est sans doute l'expansion de son commerce et de son industrie, c'est sans doute aussi l'acquisition d'une certaine richesse, mais ce qui compte surtout, c'est l'âme et l'esprit qui l'animent. Ce peuple peut ne pas avoir la puissance du nombre ou de l'argent, s'il a une âme fortement trempée, il ira son chemin." Ce sont les paroles que vient de prononcer, à l'assemblée publique qui a clôturé les travaux du premier jour du congrès national acadien, le R. P. Sebillet, supérieur du Collège Sainte-Anne, de la Pointe-de-l'Eglise. Ces paroles semblent résumer l'ambition de tous les congressistes. Tous voient dans ce congrès, non seulement un moyen d'améliorer la situation matérielle et économique des Acadiens, mais un moyen aussi de se retremper dans les traditions du passé, de définir et de préciser, pour le bénéfice de tous, l'idéal qui doit toujours guider le peuple acadien et que symbolise si bien l'étoile de son drapeau.

Le congrès, comme nous l'annoncions hier, est ouvert hier matin par une messe pontificale célébrée par S. G. Mgr Leblanc, évêque de Saint-Jean.

M. l'abbé Bourgeois, qui a fait le sermon de circonstance, s'est attaché à démontrer que les nationalités ne valent qu'en temps qu'elles nous préparent mieux aux deux sociétés nécessaires, l'Eglise et l'Etat. "Or toutes nos traditions, a ajouté le prédicateur, sont faites de dévoue-

ment à l'Eglise et de loyauté à l'Etat. Et par conséquent, notre nationalité, donc nos traditions, nous commandent de devenir de meilleurs enfants de l'Eglise et de meilleurs sujets de l'Etat et si nous sommes infidèles à notre nationalité, nous enlevons à l'Eglise et à l'Etat ce surcroît de dévouement et de loyauté que nous commande notre nationalité."

Cette cérémonie religieuse a été suivie de l'ouverture officielle du congrès sous la présidence de M. Dominicien Robichaud, d'Ottawa, qui remplaçait M. le juge Arsenault, et des souhaits de bienvenue du maire de Moncton, M. Taylor.

Les commissions ont siégé tout l'après-midi, sauf un bref intervalle pour entendre M. Baldwin qui avait consenti, sur les instances de M. Veniot, à adresser la parole aux congressistes.

"Nos ancêtres, a déclaré le premier ministre anglais, eussent été étonnés sans doute s'ils avaient pu prévoir qu'un premier ministre de l'Angleterre, un successeur de lord North, viendrait un jour dans ce pays et serait si cordialement reçu par les Acadiens." Il a fait allusion aussi aux pages sombres de l'histoire acadienne, "que nous essayons d'oublier". M. King a aussi dit quelques mots.

Le premier jour du congrès s'est terminé par une assemblée publique à l'hôtel de ville à laquelle assistaient plus de deux mille personnes.

Aujourd'hui, les commissions continuent à siéger. Le congrès se terminera ce soir par une deuxième assemblée au même endroit.

M. BAXTER AU CONGRES ACADIEN

Le premier ministre du Nouveau-Brunswick fait l'éloge du collège Saint-Joseph et de ses éducateurs — M. le juge LeBlanc élu président — Une belle manifestation patriotique termine les deux journées du congrès

Moncton, 18 (Spécial au Devoir) — Le neuvième congrès national des Acadiens vient de se terminer ici par une belle manifestation patriotique tenue à l'hôtel de ville. L'assemblée, présidée par M. le juge LeBlanc, a été plus nombreuse peut-être que celle de mardi soir. Ont adressé la parole à cette occasion: M. Antoine-J. Léger, secrétaire-trésorier provincial, que les voyageurs du *Devoir* connaissent bien puisque c'est lui qui leur a souhaité la bienvenue à Fredericton, le professeur Blanchard, auteur de *l'Histoire des Acadiens de l'Île-du-Prince-Edouard* et le docteur Emile LeBlanc, de Pudnico-Ouest, représentant le Cercle acadien de l'A.C.J.C., M. Baxter, premier ministre du Nouveau-Brunswick et M. Ferdinand-J. Robidoux.

M. Baxter, qui a parlé en français et en anglais, a fait allusion à une visite faite il y a des années, sur l'invitation d'un ami, au collège St-Joseph. Il s'attendait de trouver là une petite école et une poignée d'élèves et sa surprise fut grande d'y trouver une vaste maison d'enseignement et des centaines d'élèves. Il lui avait fallu peu de temps pour se rendre compte de la grandeur de l'oeuvre qu'on y faisait et il s'était incliné alors devant notre Eglise qui trouve les moyens de donner, presque pour rien, l'éducation au peuple et à des jeunes gens qui, sans cela, en seraient complètement privés, faute de moyens.

M. le juge LeBlanc, nouveau président de la *Société l'Assomption*, après avoir remercié les délégués de l'honneur qu'ils lui avaient fait en l'élevant à ce poste de confiance et rappelant qu'on ne tue pas à coups de canon le principe sacré de la vie nationale d'un peuple, indiqua aux Acadiens quelques-uns des moyens à prendre pour demeurer ce qu'ils sont: la loyauté envers nos maisons d'enseignement, envers notre société mutuelle qui fait tant de bien grâce à sa merveilleuse caisse écolière, et envers nos autres institutions nationales.

Les séances du congrès se sont terminées hier après-midi par l'élection des officiers. Ont été élus: président, M. le juge LeBlanc; 1er vice-président, le Dr Emile LeBlanc; 2ème vice-président, J.-H. Blanchard; 3ème vice-président, M. Saint-Coeur, de Boston; trésorier, le Dr Richard, de Moncton; secrétaire, Alfred Roy, de Moncton; assistant-secrétaire, Henri LeBlanc, Moncton; vérificateur, Blaise-A. Bourgeois; conseiller légal, M. A.-J. Léger, Moncton; directeurs: l'abbé A.-P. Cornuier, Magre, N.E.; Marin Gallant, Wellington, I.P.E.; Pierre-J. Veniot, Bathurst, N.B.; l'abbé André Arseneault, Îles de la Madeleine; David Landry, Bouctouche; Calixte Savoie, Moncton; Henri Goguen, Worcester, Mass.; l'abbé M.-J. Doucet, Plympton, N.E.

M. le sénateur Poirier reste président d'honneur.

De Fredericton à Montréal

La dernière étape — Une ville-jardin — La longueur de nos trains — Adieux — A l'année prochaine

Pris par la besogne quotidienne du bord, par l'improvisation des réunions que nous tenions presque à chaque point d'arrêt, je n'ai pu donner, en cours de route, que des miettes d'informations sur le voyage en Acadie. Il y aura, sans doute, lieu de revenir sur tel ou tel endroit où les manifestations ont pris plus d'ampleur et plus de sens.

Contentons-nous aujourd'hui de forger la dernière maille de la chaîne, de relier Fredericton à Montréal.

Nous sommes légèrement retardés par l'assemblée de Fredericton. Il faut un temps considérable pour réunir tous les gens éparpillés pour leur permettre de retrouver leur place et de se retrouver eux-mêmes. Ensuite il y a la manoeuvre. Les trains sont coupés en plusieurs sections. L'un à la suite de l'autre ils couvrent plus de deux mille pieds. Cette interminable chenille d'acier bloque tout le trafic dans la ville de Fredericton, y forme un infranchissable barrage.

La manoeuvre s'accomplit rapidement à 10 hrs 50. Nous voilà partis... mais ne quittons pas Fredericton sans avoir dit un mot de cette remarquable ville. Elle se mire dans le Saint-Jean qui coule calme et régulier entre deux berges plates comme un canal. Les édifices anciens marquent l'âge de la ville dont la fabrication remonte à 1883. On y conserve le vieux parlement qui a été remplacé par un autre plus vaste et plus riche. On y conserve aussi les vieilles casernes car la ville fut autrefois une garnison. Suprême échéance ces vieilles casernes qui abritèrent autrefois les soldats de Sa Majesté donnent l'hospitalité aux bouteilles que le gouvernement de M. Baxter mettra légalement en vente dans quelques jours. Les épaisses murailles les défendent contre les assauts, auxquelles elle sont plus exposées que ne l'étaient les soldats, car il fait soit depuis longtemps au Nouveau-Brunswick.

Signalons rapidement deux ou trois autres monuments dont la cathédrale anglicane, la United

et au tassement!

Nos trains accouplés, nous filons désormais vers Montréal, sans incident, sans heurt. C'est la détente à bord. Plus de fièvre, plus de déplacements, plus de fatigues pour l'esprit et pour les jambes.

Mais il y a cependant une réunion touchante qui nous attend. Le doyen de notre voyage célèbre aujourd'hui même le 15 août, ses noces d'or sacerdotales. En un tour de main la fête s'organise. M. l'abbé Lockwell en désigné comme président et ce choix est ratifié par les applaudissements de l'assemblée. Le jubilaire est amené à la table présidentielle, où règne un gâteau que le personnel des cuisines a fabriqué en quelques instants. Cinquante bougies y brillent. Mlle Beland, de Québec, et d'une voix gracieuse l'adresse de circonstance dans la réduction de laquelle on reconnaît la main experte de M. Lockwell. Puis commence la série des discours. Nous sommes rassasiés, mais l'occasion les commande, chacun veut exprimer des vœux au jubilaire. Celui-ci ne peut guère répondre l'émotion lui serre la gorge.

Cette cérémonie terminée, commence le sonnet qui dure tard, car on peut le lendemain, pour la première fois de tout ce voyage si mouvementé, se lever tard, faire la grasse matinée.

Le train file, file à une allure endiablée vers Montréal en avance sur l'heure d'arrivée à Québec. Nous avons songé en effet que les voyageurs de cette région pourront se rendre directement à la gare du Palais en prenant le train à Charny. Le personnel du C.N.R. fait son possible pour gagner du temps et y réussit.

A Charny c'est la première séparation, c'est l'avertissement que le but est proche. Aussi chacun fait-il le tour de wagon pour distribuer des poignées de mains et des adieux pour prendre des engagements pour l'année prochaine. Car il n'y a pas un voyageur qui ne se promette de recommencer tant la vie à bord a été douce, tant les compagnons de voyage ont noué entre eux de liens

Brunswick.

Signalons rapidement deux ou trois autres monuments dont la cathédrale anglicane, la *United Church* et l'*Université*, perdue dans la verdure, au sommet d'une petite colline, non loin, à ce qu'il nous a semblé, des belles pelouses du golf l'un des mieux installés que l'on puisse voir. Pour le moment on le voit peu. Il disparaît en partie sous une sorte de toile d'araignée argentée et brillante, formée par le brouillard.

Ce qui est de plus admirable à Fredericton, ce que nous voudrions montrer à tous les constructeurs de la province, ce sont les maisons privées. Il n'y a guère que de cela. La rue commerciale est courte et calme. Nous n'avons guère vu non plus de maisons ouvrières. C'est une ville de fonctionnaires et de richards. Mais c'est aussi une ville-modèle. Il n'y a pas de luxe extérieur dans les habitations qui toutes ou presque sont de bois. Les quelques-unes qui sont en pierre sont les plus laides, car elles sont faites d'une pierre artificielle mate et qui prend à la pluie triste mine. Mais toutes, les plus opulentes comme les plus pauvres, sont assises au milieu d'un tapis de gazon que la pluie rendait plus brillant et plus frais. Ici règne une hygiène sans pareille, que réflète une propreté extérieure incroyable. Et pourtant ce serait chose facile que de modeler ainsi nos nouveaux quartiers. Mais nous paraissions voués aux superétations en

un voyageur qui ne se promet pas de recommencer tant la vie à bord a été douce, tant les compagnons de voyage ont noué entre eux de liens résistants.

Drummondville, nouvelle descente, Salut-Hyacinthe de même. Nous voilà à Montréal sans nous en être rendu compte comme les derniers moments se sont passés autour de mots particulièrement soignés. Puis dans la gare c'est la course vers les parents, les amis, les taxis. Nos deux cents voyageurs s'absorbent en un moment dans la foule compacte qui bloque toutes les issues de la gare. Ici et là des groupes obstinés échappent à l'absorption comme les îlots français dans l'ouest et dans l'Ontario. En passant auprès on entend des "Au revoir", des "A l'année prochaine", des "Ne manquez pas au rendez-vous, portez-vous bien".

Et le lendemain, c'est pour ceux qui doivent se remettre au travail la grisaille de la vie quotidienne. Mais ils ne sont plus les mêmes. Ils ont appris à connaître leur pays, à connaître les problèmes des autres provinces. Ils ont absorbé en neuf jours plus d'instruction, plus d'observations, plus d'expérience que dans neuf mois ordinaires de leur vie. L'horizon s'est élargi autour d'eux. Et partout, surtout dans les milieux français, où ils sont passés, ils ont fait du bien. Car la sympathie réchauffe comme le soleil; et c'est elle qui fait germer les fructueux résultats. Qui dira l'effet sur l'histoire acadienne de ces voyages du *Devoir*?

La grande désolation de Louisbourg

Etat de négligence scandaleux de ces ruines glorieuses — Voeux de la population anglaise — L'effet de notre visite — Le député de Labelle prend un engagement

Le Cap-Breton pour des pèlerins de langue française, c'est l'île Royale. Et ce qu'ils veulent voir, surtout dans l'île Royale, ce n'est pas le magnifique lac Bras-d'Or, ce ne sont même pas les vieilles paroisses de l'île Madame, c'est Louisbourg, qui évoque une si glorieuse histoire qu'elle brille encore au fond des mémoires, même chez ceux qui n'ont pas rouvert leurs manuels depuis le temps de l'académie et du collège.

Pour alimenter ces souvenirs, pour recréer le passé, il reste, hélas! bien peu de choses: quelques amas de pierres branlantes qui marquent ce qui furent les bastions, les tranchées, les murailles et les casemates. Et les ruines vont vite. Il y a quarante ans on trouvait encore des traces importantes des anciens établissements qui ont été absorbés par le sol, dont les pierres se sont détachées et ont roulé sous les pieds des moutons.

Pour peu que cela continue, dans quelques années, il ne restera pour marquer l'emplacement qu'un monument tout moderne sans la moindre relation avec le sol ni avec le fort, légèrement ridicule, et qui célèbre la gloire des soldats anglais morts pour la conquête de ce qu'on appelait le Dunkerque d'Amérique.

Canadiens de langue anglaise comme Canadiens de langue française déplorent cet état de choses. Est-il possible qu'on le laisse perpétuer, qu'on laisse, en face de cette unanimité de regrets, de protestations et, disons le mot, d'indignation, s'éteindre ce foyer de souvenir qui illumine l'une des plus glorieuses époques de l'histoire nationale?

Nous disons que ce ne sont pas seulement les voeux des Acadiens mais aussi des Néo-Ecossais qui appellent l'intervention du gouvernement. Et il nous est facile de l'établir. Quand nos pèlerins éprouvèrent la grande déception de Louisbourg, ils furent reçus par le maire de l'endroit, M. Huntingdon, fort brave homme et qui a toutes les allures d'un capitaine de barque de pêche. Il n'y a guère, en effet, que des pêcheurs autour de l'emplacement du fort énorme qui avait coûté 30,000,000 de francs et dont les murailles avaient une demi-lieue de tour. Dans la baie Gabarus, on pêche l'espadon, qui est expédié aux Etats-Unis où il est fort prisé. Nos voyageurs ont pu voir un grand nombre de ces poissons qui sont munis d'une défense terrible de plusieurs pieds de longueur et pèsent jusqu'à 600 livres.

nombre de ces poissons qui sont munis d'une défense terrible de plusieurs pieds de longueur et pèsent jusqu'à 600 livres.

Mais revenons au maire de Louisbourg et au discours qu'il nous adressa. Après avoir évoqué en quelques traits le passé, jusqu'à la destruction du fort, après sa reddition, sur les ordres du gouvernement britannique, il ajoutait: "En ces dernières années, des efforts ont été tentés pour amener le gouvernement canadien à faire de ce champ de bataille historique un parc national; mais, jusqu'ici, rien de pratique n'a été accompli dans ce but. Nous vivons, cependant, dans l'espoir que notre gouvernement, dans un avenir prochain, finira par comprendre combien il est important dans l'intérêt des générations futures de préserver ce qui reste des fortifications, si remplies d'intérêt historique et de poésie et qui, dans un passé lointain, faisaient de Louisbourg la clef du continent nord-américain."

Le jour même de notre arrivée à Sydney, le *Post*, journal de cette ville, écrivait, après nous avoir souhaité en termes très cordiaux la bienvenue, et avoir consacré à notre porte-parole un article justement élogieux:

"La visite actuelle des descendants des fondateurs de la Nouvelle-France fera époque dans notre histoire si elle sert à raviver l'intérêt en faveur du vieux Louisbourg, l'un des deux monuments les plus notables de l'occupation française au Canada. Voici une tâche digne de la plume persuasive et de la conquérante éloquence de M. Bourassa, qui, de tous les Canadiens contemporains, possède au plus haut degré la vivacité d'imagination et l'intuition des aspects véritables de l'histoire acadienne, que de faire comprendre quel bienfait serait pour tout le pays la restauration et la conservation de ce monument à la gloire des héroïques Français d'il y a trois cents ans. La valeur historique de la vieille ville est aussi précieuse que celle des plaines d'Abraham. Les échos qu'elle éveille dans les coeurs de tous les vrais Canadiens sont aussi sacrés et aussi stimulants. C'est un reproche perpétuel pour les gouvernants du Canada que le travail de restauration de ce musée d'histoire n'ait pas été entrepris il y a plusieurs années. Ce serait un exemple d'incurie publique si on négligeait d'entreprendre cette tâche nécessaire jusqu'à ce qu'il fût trop tard."

Quand M. Bourassa a remercié le maire, il a fait écho à ces regrets et, aux applaudissements des pèlerins et des nombreux auditeurs de la localité qui s'étaient réunis près du tumulus d'où il parlait, il a déploré la coupable négligence dont est souillé Louisbourg. Il avait visité, il y a près de quarante ans, ce lieu de pèlerinage et il indiquait les ravages depuis lors. Rien ne subsiste plus des ruines de l'ancien couvent des Récollets, envahies par les marguerites. Plusieurs bastions sont rasés jusqu'au sol dont on voyait alors les bases. Bref, le visiteur d'il y a quelques années ne reconnaît plus, tant la dégradation a été rapide, les vestiges du passé qu'il y avait vus.

M. Bourassa a pris l'engagement d'attirer, à Ottawa, l'attention des autorités fédérales sur cette incurie véritablement scandaleuse.

On peut donc espérer, comme le *Sydney Post* en exprimait le voeu, que cette visite de plus de deux cents pèlerins de langue française, sans doute la plus importante du genre que l'on ait vue dans la région, ne restera pas sans résultats. Et l'on verra un jour restaurées et conservées, comme le sont si bien celles de l'ancien Port-Royal que nous admirions il y a trois ans à Annapolis, les ruines de l'antique et glorieux Louisbourg.

Louis DUPIRE.

Prix aux voyageurs d'Acadie

La maison Villemaire & Frères, relieurs, rue St-Jacques, Montréal ayant offerts trois cadeaux aux Voyageurs du "Devoir" en Acadie, nous avons procédé samedi au tirage. Après avoir écrit sur des feuillets séparés le nom de chacun des voyageurs du 2ème train, M. Pelletier, administrateur du "Devoir", a tiré au hasard les noms suivants:—

M. Errol Lindsay, notaire de Roberval, gagnant d'une plume réservoir;

M. Philius Paquin, pharmacien, Montréal, gagnant d'un crayon automatique;

Mme V. Trahan, St-Jean, gagnante d'un carnet de notes à feuillets mobiles.

Ces prix sont expédiés par la poste dès ce soir.

Le tirage de cadeaux semblables offerts à 2x voyageurs du 1er train a été fait en route; faute de temps le tirage à bord du 2ème train doit être forcément ajourné.

Feuilles de Carnet

Les mines de Glace-Bay —
Sensation de l'inédit —
Incidents — Le Québécois
immarcessible

Nous avons pris contact, au cours de notre dernier voyage d'Acadie, avec les populations acadienne et anglaise; mais ce n'est pas le seul apport du voyage. Nous avons aussi vu beaucoup de choses. Des paysages, d'abord, d'un pittoresque insoupçonné de tous ceux qui n'ont pas parcouru le Cap-Breton, puis des industries particulières à la région, dont on ne trouve pas l'équivalent dans notre province. Cette visite a été extrêmement agréable à nos voyageurs qui, au sortir des aciéries de Sydney et des mines de Glace-Bay, éprouvaient cette satisfaction très vive d'avoir vu de leurs yeux des industries, dont il est tant question dans la presse et au parlement, qui sont des pièces importantes de la structure économique du pays.

Les dernières feuilles de carnet détaillent quelques mots sur Louisbourg. Nous reprenons aujourd'hui sur nos pas (nous l'avons fait tant de fois dans le voyage que nos commentaires de route ne seront pas étonnés de cette répétition) pour parler sommairement des mines de Glace-Bay. Ici encore on foule des plates françaises. Dès 1877, les mines étaient en exploitation, là où nous

les avons visitées ou dans les environs, et on faisait, d'après les historiens, des exportations de houille.

Pour décrire fidèlement le travail des borins, il faudrait des pages de texte et des heures de visite. Nous n'avons fait que passer. Mais cette visite si courte a causé à ceux qui l'ont faite un vif et durable plaisir. Ils en ont rapporté la sensation rare du jamais vu, de l'inédit. Et les incidents n'ont pas manqué, que nous ne pourrions raconter tous, d'apporter l'agrément de leur piquant.

Les trains stoppent à quelques pas de l'ascenseur qui conduit les mineurs à leur travail. Deux cabines se font contrepoids. Vastes l'une et l'autre, elles sont mues par un mécanisme géant, dont on voit du dehors la puissante armature.

Les trains sont à peine arrêtés qu'un défilé imprévu de nos voyageurs commencent. On leur a bien commandé de se protéger contre les inévitables salissures de la houille. La plupart se sont montrés dociles. Rien d'amusant comme de voir la parade en vieux habits des gens impeccablement mis il y a un moment. L'habit fait le moins plus qu'on ne pense. Avant même de descendre dans la mine, ils ont, terriblement, l'air mineur. Pour faciliter la transformation, la plupart des visiteurs masculins se sont contentés de revêtir une salopette d'une seule pièce. Quand ils arrivent à l'ascenseur, on complète leur équipement en leur coiffant d'une casquette plate. On leur met au cou une sorte de serpent métallique au bout duquel pend, d'un côté, une petite ampoule électrique, de l'autre, une barrière. L'adaptation féminine au rôle de mineur présente plus de complications. On a sorti on ne sait d'où des chapeaux osés et périlleux et un a

enseveli sous d'amples cache-pous-
sières des toilettes claires et salis-
santes. Mais toujours par quelque
fente apparaît la frivolité de toilet-
tes féminines et l'amateurisme de
ces borins frêles et nets. Les voya-
geuses sont femmes et curieuses.
Aussi se présentent-elles à la porte,
au moins, dans la même proportion
que les hommes.

La tournée n'est pas très longue.
Pour pénétrer jusqu'aux galeries où
l'on taille actuellement le charbon,
il faut faire deux milles dans des
wagonnets qui manquent de confort
et de propreté et s'engager sous
l'océan. Fort heureusement, le pla-
fond est étanche et d'une épaisseur
de plusieurs centaines de pieds!
D'ailleurs peu nombreux sont les
voyageurs qui poussent jusque là.
Rapidement, sous la direction de
contremaitres obligeants qui arrê-
tent tout le travail pour leur laisser
le passage, ils circulent dans les ga-
leries, dont celles qu'on n'exploite
plus, bizarre contraste, sont bad-
geonnées au lait de chaux. On s'at-
tend à voir du noir, du noir brillant,
et on ne voit que des bancs de neige
souterrains. Mais très proche, on ac-
cède à des galeries dont facilement
du bout des ongles on extrait le
charbon onctueux qui enfume Mont-
réal. La descente est rapide, bien
qu'on atteigne la profondeur de tout
près de mille pieds sous terre.
Comme dans Carmen, la garde mon-
tante remplace la garde descen-
dante. Pour une cabine pleine qui
descend, il en remonte une autre
également pleine pour former con-
tre-poids. La montée est évidem-
ment à même vitesse mais, pure illu-
sion, elle semble plus longue. On
aspire à la pleine lumière.

La plupart des visiteurs ne res-
sentent aucun effet de la descente;
chez quelques autres elle détermine
un bourdonnement d'oreilles. Un
"ascendant" curieux demande au
contremaitre qui dirige son groupe:
"Il doit y avoir un système automa-
tique pour arrêter les ascenseurs en
cas d'accident." — "Aucun, mais
il n'y a pas d'accidents... du moins
pas fréquemment. Les ascenseurs
sont souvent inspectés. Il y a bien
cinq ans que celui où nous sommes
n'a pas eu de panne. Mais ce fut
dur cette fois-là..."

Les compagnons et les compa-
gnes de cabine, sentent passer un
courant d'air vif et frissonnent.
Mais le trajet n'est pas long. Nous
voilà dehors... et nous nous fions
des systèmes d'arrêt automatique.

Au fond de la mine on se dirige
sans difficulté avec l'aide de sa lu-
mière portative; on pourrait à la ri-
gueur s'en passer. La recommanda-
tion qu'on vous grave dans la tête
avant de descendre c'est de ne frot-
ter aucune allumette et d'éteindre
soigneusement cigarettes, cigares et
pipes, sans quoi gare à l'explosion
de grisou!

A cette profondeur sous le sol

de grisou!

A cette profondeur sous le sol les accidents les plus à redouter ce sont encore les accidents de tramways (ces engins de mort pourrissent partout comme un remords le pauvre citoyen) ou de wagonnets mais par des câbles. Ils arrivent avec une rapidité folle, tournent les coins sans ralentir au mépris des règlements de circulation, s'entrechoquent avec fracas et vomissent, dans la collision leur noir fardeau.

Les câbles qui les meuvent courent insidieusement le long des voies. Un visiteur qui n'a pas été prévenu à temps met le pied sur l'un de ces câbles, perd l'équilibre, s'abat lourdement. A mille pieds sous terre la moindre chute a un retentissement effroyable. Ses compagnons, qui n'ont rien vu à la cause de sa chute, le croient asphyxié par quelque gaz malficieux. Un cri d'effroi s'échappe des poitrines. Et pourtant, il n'a rien, quelques écla-boussures d'un noir prononcé évidemment et le dos de la main éraflé sur les arêtes vives des parois de la galerie.

Les mineurs sont-ils tant à plaindre? L'un d'eux nous assure qu'ils vivent vieux. Ils ont droit à leur pension à 60 ans et nombreux sont ceux qui la touchent. Il y a évidemment le risque professionnel dont ils ne tiennent plus compte: la force de l'habitude. A quoi attribuer leur bonne santé? "A l'hygiène", disait l'un d'entre eux. D'abord, l'aération au fond des mines semble parfaite. Ensuite ils sont évidemment volens volens tenus à la douche quotidienne ou bi-quotidienne. Sous un grand hall vitré ils se dévêtissent au sortir des puits. On dirait des démons. Ils sont plus noirs que le plus noir de nos nègres du train qui vient de la Guadeloupe. Les habits sont accrochés au bout d'un câble et hissés au plafond pour qu'ils séchent plus vite. Puis l'homme passe sous la douche chaude ou tiède. Avec un bon savonnage il en ressort transformé. Les jeunes mineurs portent vêtement à la dernière mode comme les ouvriers des villes, avec autant d'excès dans la recherche. Il serait bien impossible de reconnaître dans ce dandy qui sort le démon noir vu tantôt dans l'ascenseur et dont on s'écartait avec des précautions minutieuses pour ne pas subir son contact salissant.

Mais sur la salissure des mines on nous avait un peu bourré le crâne. Il est possible d'y circuler sans seulement se tacher. Un Québécois jeune et très chic — d'ailleurs n'est-ce pas un pléonasme? Ne suffirait-il pas de dire qu'il est de Québec — n'a pas eu le temps, partant à la dernière minute, de prendre des salopettes ni de vieux habits. Il veut tout voir. C'est de sa ville. Il s'engage donc dans l'ascenseur vêtu d'un pantalon d'un blanc immaculé. Il en ressort sans une tache entouré de vingt mineurs qui semblent des blocs de houille en marche... Il est jeune. Parlons qu'avec cette facilité à évoluer au milieu des difficultés, ce pantalon blanc percera dans la diplomatie, nisque cette carrière s'ouvre, par Washington, aux Canadiens.

L. D.

Feuilles de Carnet

Sydney — Les aciéries —
L'une des faiblesses du
port — Bonne impres-
sion — Pas de contact
avec les ouvriers — Urba-
nité des officiers de la
Besco — M. McIsaac —
Le travail du dimanche

Continuons à revenir sur nos pas nous rentrons à Sydney, où nous passâmes la matinée et la soirée du août.

A Glace-Bay, à Louisbourg, nous sommes pas loin de Sydney. Nous y restons reliés par une voie chemin de fer bien ballastée, habituée à subir de lourdes charges, sur le magnifique port de Sydney, si bien protégé contre les vents, où, pendant la grande guerre, les convoyeurs se cachèrent, où l'on a vu, cette époque, des centaines de navires à l'ancre en même temps, où presque tous les cargos venant de Montréal et de Québec pénétrèrent pour prendre leur charge de houille, une faiblesse: ce n'est pas un port d'hiver. La tranquillité même de ses eaux travaille contre lui quand vient la saison des froids. Il est fermé par les glaces. C'est Louisbourg qui est le port d'hiver de la région, c'est de là que part le charbon quand Sydney dort de son sommeil hivernal, c'est de là aussi que partent les pesantes cargaisons de rails laminés vers les usines sidérurgiques.

Ces usines sont le coeur battant de Sydney. C'est là que, depuis vingt-sept ans, part la vie qui se réandant par toute la ville, qui aboutit au vaste port, qui attire, tous les jours, des cargos en grand nombre. Que les usines et les mines ferment et les Sydneys (car il y a deux Sydneys distincts) perdent tout titre de leur existence. Les maisons se vident de leur population de 25,000 âmes et le port se transforme en désolé port de pêche comme l'est Louisbourg l'été, avant que partie de la vie de Sydney n'afflue vers lui.

Les deux industries, celle du charbon et celle de l'acier, qui s'opposent naguère, qui se faisaient une lutte violente dont retentirent longtemps les tribunaux, ont été liées. Elles souffrent de cette liaison fun-

ctive autant que de leur opposition ancienne, où, ce n'est un secret pour personne, il entre plus d'eau que de ciment. La capitalisation est de quatre-vingt-dix millions et demi. Et la surcapitalisation représente sans doute la moitié de ce chiffre, sinon plus.

L'industrie, malade de cette vaste opération d'agiotage, tire de l'aile. On prétend même qu'elle travaille à perte, rien que pour garder auprès d'elle sa population artisanale, que, sans cela, le chômage volait serait. A perte? Il n'y a à cela rien d'étonnant, si l'on tient compte, encore une fois, de cette surcapitalisation énorme.

Mais la situation est actuellement en pleine transformation. Dès la gare nous rencontrons un homme aimable, alerte, vif, aux allures si américaines qu'on devine qu'il n'est pas du pays. Il est, en effet, de Toronto, la ville la plus américaine des Etats-Unis et du Canada, comme a dit quelqu'un. Il représente ici, faisant contraste au milieu de ces Ecossais à l'ossature puissante, dont les petits et les moyens ont près de six pieds, la compagnie de fiduciaire qui est en train de liquider les affaires de la Besco. La chirurgie entre en cause. La ponction doit être pratiquée sous peu. Mais il jaillira de l'abcès, c'est à craindre, plus d'eau que de substance pour les malheureux acheteurs d'actions ordinaires, première, deuxième ou troisième privilégiées.

Arrêtons-nous cependant, ce serait témérité que de vouloir parler congruement, après une si brève visite, de l'un quelconque des aspects de cette diverse industrie. Notre première impression est bonne. Nous nous attendions à plus de fumée, à plus de saleté, à plus de saleté dans le voisinage de ces énormes usines dont les hautes cheminées semblent percer la calotte du ciel. Mais le soleil et le vent, qui veut bien souffler, du bon côté, sont d'effluces Dutch Cleaners. L'air du ciel n'est pas terni. Un temps brillant, pur, tonique, nous accueille à la gare au même temps que le maire de la ville, le député de Cap-Breton-South et les hauts fonctionnaires de la compagnie dont il faut louer les manières cordiales, amicales, la grande hospitalité. D'ailleurs nous trouvons là le bon général — agent à Montréal; dans ce pays peuplé de Highlanders, il apparaît de taille moyenne — qui nous a été si reconnaissant dans le train de notre itinéraire. M. John McIsaac, représentant général des chemins de fer de la Besco.

On pourrait employer trois jours à visiter ces usines; mais nous devons admettre que pour le temps à notre disposition il était impossible de voir davantage en si peu de temps. La direction de la compagnie a recouru au moyen le plus pratique. A travers les vastes halls que sont les usines, autour des hauts fourneaux des forges, des laminoirs, partout circule le réseau des voies de chemin de fer. Tout ce que l'on manipule ici pèse des milliers de livres et ne peut se transporter que par convoyeurs suspendus, dont on voit partout les corps grêles et les jambes écartées au-dessus de nos têtes, et par wagons de chemin de fer.

On a donc mis à notre disposition un convoi de wagons plats, (le même qui avait servi au gouverneur général il y a quelques semaines) munis d'une balustrade temporaire et de bancs. Dans chacun de ces wagons se tient l'un des fonctionnaires de la compagnie prêt à donner toutes les indications désirées aux visiteurs. Et, certes, il serait ingrat de ne pas louer leur empressement et l'urbanité de ces cicérones hautement compétents.

Dès que les deux trains sont arrivés, le convoi spécial à wagons plats commence de circuler à travers les vastes usines en s'arrêtant pour que nous voyions le laminage des rails.

Il fait là une chaleur d'enfer. On traite l'acier à 2,000 degrés. Mais il vaut la peine de subir cette chaleur pour assister à la transformation du rail qui arrive d'abord à la taille d'un gros billot, puis qui est roulé, roulé et roulé encore sur les laminoirs, comme la ménagère ferait d'un morceau de pâte, jusqu'à ce qu'il prenne sa forme définitive. C'est un feu d'artifice perpétuel d'étincelles dont les yeux ne peuvent soutenir l'éclat. Ce serpent, si souple, si ondoyant, qui semble malléable comme de la cire en fusion, pèse des milliers et des milliers de livres. Mais nous sommes ici dans l'ancre de Vulcain où toutes les valeurs sont renversées. Les machines sont si puissantes, si bien adaptées à leur travail, fonctionnent d'un rythme si régulier, que l'étrépage de ces masses effroyables ne paraît pas demander plus d'effort que le mesurage de quelques verges de ruban écarlate, sur un bout de comptoir, par un commis en bras de chemise.

Cette même énergie farouche, li-

our, par un commis en bras de che-

mise.
Cette même énergie farouche, titanique, infatigable, se révèle dans toutes les opérations. Il faut voir manipuler le minéral venu d'Espagne, du Portugal, de Terre-Neuve, d'Amérique du Sud, de tous les coins du monde comme venaient naguère les pêcheurs de l'Isle-Royale.

Nous ne sommes pas entrés en contact avec la population ouvrière, assez cosmopolite et qui compte, nous dit-on, un grand nombre de gens de Saint-Pierre et de Miquelon; nous n'avons pas visité les maisonnettes tristement uniformes des ouvriers où habitait il n'y a pas longtemps la haine contre la compagnie, d'où sortirent les manifestants qui enfoncèrent les portes des magasins et les saccagèrent de telle sorte que les stocks ne sont pas encore reconstitués, mais nous avons vu le travail des usines et aucune lecture ne peut suppléer à ces notions directes, acquises sur place à la suite d'une pareille visite. L'esprit et les yeux sont rassasiés.

Disons que les ouvriers que nous avons rencontrés ne manifestaient que des sentiments aimables... envers les visiteurs au moins. Des vivats s'élevaient dès que notre train passait près d'un groupe.

Mais l'assemblée, qui devait avoir lieu le soir, était fermée. Le gros de la population n'y était pas admis et dès que nous entrions en contact avec des groupes, où que ce fut à *Glace-Bay* ou à *Louisbourg*, tout de suite nous parvenaient des échos de mécontentement. Mais nous n'y pouvions rien, à notre grande peine; car il est évident que les voyageurs, venus de si loin, comme leur porte-parole, auraient autant aimé rencontrer non pas seulement l'élite de *Sydney*, élite de la politique, élite de la finance, élite de la magistrature et du barreau, élite de tous les domaines, car ainsi se composait cette assemblée, mais toute la population et particulièrement la population acadienne, et la population ouvrière de *Sydney*.

Comme nous achevions la visite, nous entendîmes pousser des vivats à un groupe de nos voyageurs. Cela intéressera *M. Taschereau* de savoir pourquoi. L'un des officiers supérieurs de la compagnie venait de répondre à la question que lui avait posée l'un d'entre nous qu'en tout temps de l'année, ces formidables usines suspendent tout travail de dimanche matin à minuit le lundi matin. La compagnie en a sans doute sa part de mérite, mais nous soupçonnons surtout l'intransigeance du gouvernement de la *Nouvelle-Ecosse*, qui même quand il change de couleur, ne change pas d'attitude sur l'observance du repos dominical, sur la mise en vigueur d'une loi fédérale, la même pour la *Nouvelle-Ecosse* que pour le *Québec*.

Si notre information est exacte, comme nous avons tout lieu de le croire, voilà un argument convaincant. Car s'il est possible d'arrêter net le travail de cette effroyable organisation, quelle autre organisation industrielle pourra faire valoir des arguments acceptables pour ne pas s'incliner devant la loi de Dieu et la loi du pays? L. D.

L. D.

quises sur place à la suite d'une pareille visite. L'esprit et les yeux sont rassastés.

Feuilles de Carnet

Sydney — Les aciéries — L'une des faiblesses du port — Bonne impression — Pas de contact avec les ouvriers — Urbanité des officiers de la Besco — M. McIsaac — Le travail du dimanche

Continuons à revenir sur nos pas et nous rentrons à Sydney, où nous passâmes la matinée et la soirée du 12 août.

A Glace-Bay, à Louisbourg, nous ne sommes pas loin de Sydney. Nous y restâmes relâchés par une voie de chemin de fer bien ballastée, habituée à subir de lourdes charges, car le magnifique port de Sydney, si bien protégé contre les vents, où, pendant la grande guerre, les convoyeurs se cachèrent, où l'on a vu, à cette époque, des centaines de navires à l'ancre en même temps, où presque tous les cargos venant de Montréal et de Québec pénétrèrent pour prendre leur charge de houille, à une faiblesse: ce n'est pas un port d'hiver. La tranquillité même de ses eaux travaille contre lui quand vient la saison des froids. Il est fermé par les glaces. C'est Louisbourg qui est le port d'hiver de la région, c'est de là que part le charbon quand Sydney dort de son sommeil hivernal, c'est de là aussi que partent les pesantes cargaisons de rails laminés dans les usines sidérurgiques.

Ces usines sont le coeur battant de Sydney. C'est là que, depuis vingt-sept ans, part la vie qui se répand par toute la ville, qui aboutit au vaste port, qui attire, tous les jours, des cargos en grand nombre.

Que les mines et les mines ferment et les Sydney (car il y a deux Sydney distincts) perdent tout titre à leur existence. Les maisons se vident de leur population de 25,000 âmes et le port se transforme en paisible port de pêche comme à Louisbourg. C'est, avant que partie de la vie de Sydney n'affine vers lui.

Les deux industries, celle du charbon et celle de l'acier, qui s'appuyaient naguère, qui se faisaient une lutte violente dont retentirent longtemps les tribunaux, ont été liées. Elles souffrent de cette liaison for-

cée autant que de leur opposition ancienne, où ce n'est un secret pour personne. Il entre plus d'eau que de ciment. La capitalisation est de quatre-vingt-dix millions et demi. Et la surcapitalisation représente sans doute la moitié de ce chiffre, sinon plus.

L'industrie, malade de cette vaste opération d'agiotage, tire de l'alle. On prétend même qu'elle travaille à perte, rien que pour garder auprès d'elle sa population artisanale, que, sans cela, le chômage volerait. A perte? Il n'y a à cela rien d'étonnant, si l'on tient compte, encore une fois, de cette surcapitalisation énorme.

Mais la situation est actuellement en pleine transformation. Dès la gare nous rencontrons un homme aimable, alerte, vig, aux allures si américaines qu'on devine qu'il n'est pas du pays. Il est, en effet, de Toronto, la ville la plus américaine des Etats-Unis et du Canada, comme a dit quelqu'un. Il représente ici, faisant contraste au milieu de ces Ecossais à l'ossature puissante, dont les prêts et les moyens ont près de six pieds, la compagnie de fiducie qui est en train de liquider les affaires de la Besco. La chirurgie entre en cause. La ponction doit être pratiquée tous les jours. Mais il jaillira de l'abcès, c'est à craindre, plus d'eau que de substance pour les malheureux acheteurs d'actions ordinaires, première, deuxième ou troisième privilégiées.

Arrêtons-nous cependant. Ce serait téméraire que de vouloir parler congruement, après une si brève visite, de l'un quelconque des aspects de cette diverse industrie. Notre première impression est bonne. Nous nous attendions à plus de salines, à plus de suie, à plus de salines dans le voisinage de ces centaines d'usines dont les hautes cheminées semblent percer la calotte du ciel. Mais le soleil et le vent, qui veut bien souffler, du bon côté, sont d'effaçeurs. Deah Cleaners. L'air du ciel n'est pas terni. Un lever brillant, pur, rosé, nous accueille à la gare au même temps que le maire de la ville, le député de Cap-Breton South et les hauts fonctionnaires de la compagnie dont il faut louer les manières cordiales, amicales, la grande hospitalité. D'ailleurs nous trouverons le bon général — né à Montréal, dans ce pays peuplé de Highlanders. Il apparaît de taille moyenne — qui nous a été si reconnaissant dans le Directoire de notre littérature. M. John McIsaac, général-général des chemins de fer de la Besco.

Disons que les ouvriers que nous avons rencontrés ne manifestaient que des sentiments aimables... envers les visiteurs au moins. Des vivats s'élevaient dès que notre train passait près d'un groupe.

Mais l'assemblée, qui devait avoir lieu le soir, était fermée. Le gros de la population n'y était pas admis et dès que nous entrâmes en contact avec des groupes, où que ce fut à Glace-Bay ou à Louisbourg, tout de suite nous parvenaient des échos de mécontentement. Mais nous n'y pouvions rien, à notre grande peine; car il est évident que les voyageurs, venus de si loin, comme leur porte-parole, auraient autant aimé rencontrer non pas seulement l'élite de Sydney, élite de la politique, élite de la finance, élite de la magistrature et du barreau, élite de tous les domaines, car ainsi se composait cette assemblée, mais toute la population et particulièrement la population acadienne, et la population ouvrière de Sydney.

Comme nous achevions la visite nous entendîmes passer des vivats à un groupe de nos voyageurs. Cela intéressa M. Tschereau de savoir pourquoi. L'un des officiers supérieurs de la compagnie venait de répondre à la question que lui avait posée l'un d'entre nous qu'en tout temps de l'année, ces formidables usines suspendent tout travail de dimanche matin à minuit le lundi matin. La compagnie en a sans doute sa part de mérite, mais nous soupçonnons surtout l'intransigeance du gouvernement de la Nouvelle-Ecosse, qui même abandonne le change de couleur, ne change pas d'attitude sur l'observance du repos dominical; sur la mise en vigueur d'une loi fédérale, la même pour la Nouvelle-Ecosse que pour le Québec.

Si notre information est exacte, comme nous avons tout lieu de le croire, voilà un argument convaincant. Car s'il est possible d'arrêter net le travail de cette effroyable organisation, quelle autre organisation industrielle pourra faire valoir des arguments acceptables pour ne pas s'incliner devant la loi de Dieu et la loi du pays? L. D.

LIRE EN PAGE 2:
"Le problème du Saint-Laurent", par Clarence Hogue.

On pourrait employer trois jours à visiter ces usines; mais nous devons admettre que pour le temps à notre disposition il était impossible de voir davantage en si peu de temps. La direction de la compagnie a recouru au moyen le plus pratique. A travers les vastes halls que sont les usines, autour des hauts fourneaux des forges, des laminoirs, partout circule le réseau des voies de chemin de fer. Tout ce que l'on manipule ici pèse des milliers de livres et ne peut se transporter que par convoyeurs suspendus, dont on voit partout les corps grêles et les jambes écartées au-dessus de nos têtes, et par wagons de chemin de fer.

On a donc mis à notre disposition un convoi de wagons plats, (le même qui avait servi au gouverneur général il y a quelques semaines) munis d'une balustrade temporaire et de bancs. Dans chacun de ces wagons se tient l'un des fonctionnaires de la compagnie prêt à donner toutes les indications désirées aux visiteurs. Et, certes, il serait ingrat de ne pas louer leur empressement et l'urbanité de ces cicérons hautement compétents.

Dès que les deux trains sont arrivés, le convoi spécial à wagons plats commence de circuler à travers les vastes usines en s'arrêtant pour que nous voyions le laminage des rails.

Il fait là une chaleur d'enfer. On traite l'acier à 2,000 degrés. Mais il vaut la peine de subir cette chaleur pour assister à la transformation du rail qui arrive d'abord à la taille d'un gros billot, puis qui est roulé, roulé et roulé encore sur les laminoirs, comme la ménagère ferait d'un morceau de pâte, jusqu'à ce qu'il prenne sa forme définitive. C'est un feu d'artifice perpétuel d'étincelles dont les yeux ne peuvent soutenir l'éclat. Ce serpent, si souple, et ondoyant, qui semble malléable comme de la cire en fusion, pèse des milliers et des milliers de livres. Mais nous sommes ici dans l'autre de Vulcain où toutes les valeurs sont renversées. Les machines sont si puissantes; si bien adaptées à leur travail, fonctionnent d'un rythme si régulier, que l'étrépage de ces masses effroyables ne paraît pas demander plus d'effort que le mesurage de quelques verges de ruban écarlate, sur un bout de comptoir, par un commis en bras de chemise.

Cette même énergie farouche, titanique, infatigable, se révèle dans toutes les opérations. Il faut voir manipuler le minéral venu d'Espagne, du Portugal, de Terre-Neuve, d'Amérique du Sud, de tous les coins du monde comme venaient naguère les pêcheurs de l'Isle-Royale.

Nous ne sommes pas entrés en contact avec la population ouvrière, assez cosmopolite et qui compte, nous dit-on, un grand nombre de gens de Saint-Pierre et de Miquelon; nous n'avons pas visité les maisonnettes tristement uniformes des ouvriers où habitait il n'y a pas longtemps la haine contre la compagnie, d'où sortirent les manifestants qui enfoncèrent les portes des magasins et les saccagèrent de telle sorte que les stocks ne sont pas encore reconstitués, mais nous avons vu le travail des usines et aucune lecture ne peut suppléer à ces notions directes, acquises sur place à la suite d'une pareille visite. L'esprit et les yeux sont rassasiés.

Disons que les ouvriers que nous

C
P
L
M.
nier
fa
tend
ce
and
tre
à l'
(
sége
carr
nisi
doss
glab
atte
nist
derr
Mon
orga
notr
min
win
est
vive
M
ne
l'En
asso
gou
\$5,0
elle
com
plo
pou
de
n'es
en
que
rép
l'En
com
Don
M
sur
Ang
Brit
l'Id
pro
rise
du
C
peu
vas
ché
eur
pré
les.
con
elle
tre
plu
nie
C'm
l'or
mer
L
plai
Kin
coe
ce
du
élor
vo

Feuilles de Carnet

En route sur les lacs Bras-
d'Or — Saint-Pierre —
Un contact Acadien —
L'admirable Cap-Breton
— Survivance gaélique

Dans l'ombre des forges de Vulcain, on peut goûter un sommeil pur et profond. Nous en fîmes l'expérience dans la nuit du 12 au 13. Dès la réception officielle pour les messieurs dans l'église presbytérienne de Saint-André et celle pour les dames chez la maîtresse, les voyageurs regagnent leur gîte roulant et se hâtent de se mettre au lit, car dès 7 hres le lendemain, 13 août, ils doivent prendre le bateau pour voguer sur les lacs Bras-d'Or qui partagent en deux le Cap-Breton et y découvrent une série d'îles d'humeurs diverses, les unes charmantes, les autres sauvages.

Le temps est beau. Rien à craindre donc du mal de mer bien que le bateau ait à faire un court trajet en plein Atlantique ou, du moins, à la sortie du golfe Saint-Laurent. Quand la mer est mauvaise, la coquille de noix du Bras-d'Or — ainsi se nomme notre navire — danse sur un temps de jazz au grand dam stomacal des passagers.

Nous ne décrivons pas la descente des Bras-d'Or pour plusieurs raisons. La première, c'est que nous sommes, comme plusieurs voyageurs préférant leur couche stable au bercement des flots bleus, la première partie du voyage; la seconde, c'est que la description par des poètes et des écrivains de renom — dont notre ami Ernest Schenck — de cette région fameuse n'atteint toutes les mémoires, et la troisième, c'est que, lorsqu'on a lu ces descriptions, quelque brillantes qu'elles soient, et que l'on voit la splendide réalité, on éprouve un vis désenchantement. Nous nous garderons de faire éprouver par notre plume incolore ce sentiment trépidant à ceux de nos compagnons de route qui furent de cette croisière. Qu'il nous suffise de dire que leur enthousiasme était unanime et que tous rapportent l'impérieux désir de revoir cette région et de passer aussi par la vallée de la Margaree et les quelques coins pittoresques qu'il nous fallait laisser de côté.

A Grand-Narrows, qui resserre les lacs en taille de guêpe, notre bateau s'arrête. Les trains y sont rendus et les wagons-réfectoires, prêts à faire

face à l'appétit marin des voyageurs qui voguent depuis le matin dans l'air salin. Puis nous repartons pour nous diriger, à travers un perpétuel déroulement des paysages admirables et variés, vers cette île Madame, située dans le détroit de Canso, qu'on s'appelait naguère en l'honneur de Richard Denys, sieur de Fronsac, le passage de Fronsac.

A Saint-Pierre nous sommes, pour franchir le canal, tout près de la terre. Un médecin acadien, qui veut être à l'assemblée de Descousse, nous demande de l'admettre à bord, ce que nous faisons avec joie. Et pendant que l'écluse s'emplit, des joueurs d'accordéon, en se mouvant vivement les coudes, nous donnent une sérénade d'airs canadiens. C'est charmant de se trouver, après le séjour dans la région anglaise de Sydney, en contact avec une population française, de se retrouver entre frères.

Le long de la route nous voyons filer les automobiles vers Descousse où nous serons dans quelques instants et où nous trouverons une foule considérable pour ce petit village et un accueil comme nous n'en reçûmes nulle part de plus chaleureux.

Nous allons donc dire adieu à cet admirable Cap-Breton qui est bien l'un des coins les plus pittoresques, non pas seulement du Canada, mais du monde.

Il fut naguère fréquenté par toutes les nations importantes d'Europe. On rapporte que les pêcheurs portugais, il y a plus de 400 ans, s'étaient établis à Ingonish, point le plus oriental du Canada, où la falaise domine la mer d'une hauteur de plus de mille pieds. On trouve aussi dans la colonie outre des groupements acadiens qui y tinrent contre vents et marées, qui ne connurent pas la déportation, et des traces de ce fabuleux Nicolas Denys, comme la rivière Denys, nommée en son honneur, une colonie écossaise catholique importante autour d'Antigonish, évêché et siège universitaire. (C'est un prêtre de la province de Québec qui est régisseur de la ferme du collège; on trouve partout des Québécois à des postes utiles). Cette branche de Highlanders est fort intéressante à étudier. On affirme qu'on y parle un gaélique plus pur que dans bien des régions de l'Écosse et que, de fait, au Cap-Breton, l'on publie la seule feuille en langue gaélique de toute l'Amérique. C'est de cette localité oninématiquement écossaise qu'est originaire notre excellent ami, M. J.-R. Melanac, qui nous disait-il lui-même, ne savait pas avant onze ans un traitre mot d'anglais. Il ne parlait comme tous les petits nars de la région que le français. Il y a aujourd'hui peu de cantons en Écosse, prétend-on, où les paysans sont restés aussi réfractaires à la pénétration de l'anglais.

mourquette, sont assemblés, sur le quai, avec un évêque originaire de la région, Mgr McDonnell. On nous escorte jusqu'à l'école construite sur un buton, près de l'église et face à la mer, où doit avoir lieu la réunion.

Notre bateau doit partir tôt à cause d'un passage difficile à prendre de nuit, mais s'il nous est possible de véhiculer les dames à Poulamon, à vingt minutes de là, nous pourrions prolonger notre séjour d'une heure, suivre notre programme. Nous exposons cet ennui au curé. Tout de suite, il demande aux propriétaires d'automobiles des environs de se mettre à notre disposition. Nous avons eu plus de voitures que nous n'en avions besoin.

Nous devons passer par un pont tournant environ un quart d'heure après la sortie de l'anse de Poulamon; on avait eu soin de l'éclairer pour éviter tout danger et les gens de Descoussé et des environs s'y étaient portés en grand nombre pour nous jeter au passage un suprême adieu.

Ce fut une après-midi charmante, un intermède avant de rentrer pour plusieurs heures en terre anglaise.

Ce splendide cadre acadien a inspiré à M. Bourassa l'un des plus beaux discours de tout le pèlerinage. Il a rappelé aux Acadiens qu'ils sont nos aînés, que nous ne venons pas leur donner des leçons de résistance, mais leur en demander; qu'ils n'ont pas lieu d'incliner au pessimisme. A la terre même que nous foulons, grignotée par l'océan, il empruntait une image heureuse. La terre résiste et se venge victorieusement de la mer. Pour chaque anse dont l'échancrure s'agrandit, s'allonge non loin une pointe de terre. Et les Acadiens font de même. Ils perdent ici du terrain sous le flot anglophobateur. Ils en regagnent là, grâce à leurs berceaux féconds, grâce aussi à leur opiniâtreté. Des collèges, des institutions d'enseignement s'ouvrent qui font rayonner autour d'eux la vie.

Nous devons constater le lendemain même cette vérité en nous retrouvant à Memramkook, site du plus vieux collège où la vie française apparaît si intense par contraste avec les parties de l'Acadie les plus éprouvées au point de vue scolaire.

Les auditeurs buvaient les paroles de l'orateur, qui ajouta quelques mots en anglais. Il est, comme on l'a dit souvent, un argument vivant en faveur du bilinguisme, mais un argument qui prend sa pleine valeur dans un pays comme celui-ci, où l'on éprouve tous les jours la nécessité impérieuse de savoir l'anglais. Par sa parole même, si aisée dans une langue comme dans l'autre, le directeur du Devoir prouve qu'il est possible, comme il le prêche, de posséder l'une et l'autre langues, de parler l'une sans faire de tort à la connaissance de l'autre, d'absorber la culture de deux races, de deux génies différents et riches.

L. D.

Feuilles de Carnet

Le Déroit de Canseau —
Passé glorieux — Des-
cousse — Dans un beau
cadre acadien

Un ouragan vient de balayer, en semant la côte de ruines, la région que nous avons visitée au Cap-Breton. L'un de nos voyageurs nous fait observer que nous avons eu du nez d'avancer notre voyage d'une semaine, au lieu de le faire à la date ordinaire. Cette anticipation tient à des circonstances purement fortuites; mais nous nous réjouissons quand même qu'elles se soient produites et que la Providence nous ait accordé un ciel relativement serein. Nous n'avons eu que deux jours de pluie, deux parties de jour pour être plus exacts. Nous fûmes sûrement favorisés. Une semaine plus tard, nous eussions essuyé une tempête de première grandeur et pendant que nous jouissions en route d'un ciel habituellement riant, à Montréal, la pluie ou un froid hors saison éprouvaient la population.

* * *

Les dernières feuilles de carnet nous conduisent jusqu'au déroit de Canseau habité encore par la grande ombre de Nicolas Denys, qui parle plus à la mémoire des coeurs acadiens que les promesses du péant la-mour de la baie Sainte-Anne, Angus McAskill.

Ce déroit fut témoin d'un commerce intense jusqu'à la venue des navires à vapeur. Dès le temps de Nicolas Denys, c'est-à-dire au milieu du dix-septième siècle, il était très fréquenté par les goélettes de pé-

cheurs qui s'y mettaient à l'abri des glaces descendant le golfe, quand elles se rendaient de bonne heure pour s'assurer une bonne place sur les bancs de Terre-Neuve pour la pêche à la morue verte. L'ancien gouverneur raconte lui-même qu'il a vu la nuit jusqu'à huit navires à l'ancre. C'était, pour cette lointaine époque, un fort nombre.

Mais dans le déroit de Canseau, ancien passage de Fronsac, le point le plus intéressant, c'est sûrement cette Ile Madame où afflue la vie acadienne. Il paraît que les Français de cet endroit ont échappé à la seconde déportation, celle de 1768, qui eût pu les atteindre, et qui ravagea l'Ile-du-Prince-Edouard, l'Ile Saint-Jean du régime français.

Il semble, au surplus, que cette petite colonie agissante et prospère se soit grossie plus tard de quelques réfugiés. A l'heure présente on estime, chez les Acadiens, la population de langue française du Cap-Breton à plus de 17,000 âmes. Ils forment la majorité des comtés de Richmond (où est l'Ile Madame) et Inverness.

L'histoire fait à l'Ile Madame un fond glorieux. Au commencement du siècle dernier, et jusqu'à la moitié, il y avait là un commerce intense. Les Acadiens s'étaient faits constructeurs de voiliers et caboteurs. Du reste, le diocèse d'Antigonish s'appela d'abord Arichat ou Arichet, du nom de la plus ancienne paroisse de l'Ile. Et si nous ne nous trompons pas, le siège en fut d'abord à Arichat avant d'être transféré à Antigonish. Aujourd'hui, les paroisses de l'Ile Madame sont encore très vivantes, bien que l'émigration entame leur vitalité. On y entend sonner clairement les syllabes françaises, on y trouve le goût d'une survie robuste.

Quel accueil allant au coeur on y fit à nos voyageurs! Le curé, entouré de ses ouailles, des curés des paroisses environnantes et notamment de l'actif curé d'Arichat, M. Mon-

Feuilles de Carnet

Une matinée à Grand-Pré
et un regard dans le pas-
sé — Songeons, près du
désert de la déportation,
à la grandiose survivance
acadienne — En plein
pays de souvenir

Le dimanche, 14 août, veille de
la fête nationale des Acadiens, de-
vait nous réserver les plus vives
émotions du voyage.

Nous voilà, dès le matin, à Grand-
Pré, où à la Grand-Prée, comme di-
saient les anciens Acadiens, dans le
bassin des Mines, devenu Minas Bas-
sin, découpé dans cette célèbre
baie Française, la baie de Fundy
d'aujourd'hui, autour de laquelle vé-
curent pendant la courte existence
de l'Acadie française les groupe-
ments de colons les plus florissants.
Nous sommes à l'entrée de la célè-
bre vallée d'Annapolis; le fort d'An-
napolis est à quelque quarante
milles: Or, dans l'évocation du ta-
bleau de la vie ancienne de l'Ac-
adie, cette Annapolis-Royal est un
trait important, puisque c'est l'em-
placement de l'ancien Port-Royal,
et qu'on y voit encore, bien conser-
vés, d'importants vestiges du vieux
fort plusieurs fois pris et repris par
les Anglais.

Toute cette région était désignée
pendant l'occupation française sous
le nom de Seigneurie des Mines.

Quel superbe cadre pour y évo-
quer des réminiscences historiques,
pour remonter sans effort le cours
du temps! Nous y serons d'ailleurs
aidés par les membres du comité
acadien de Grand-Pré qui sont là
pour nous accueillir fraternelle-
ment: l'abbé A.-D. Cormier, de Shé-
diac, président; M. A.-J. Léger, avo-
cat de Moncton, M. F.-J. Robidoux,
M. F.-G.-J. Comeau, gérant du ser-
vice des marchandises et des voya-
geurs, chemin de fer Dominion-
Atlantique. Tous sont de vieilles
connaissances que nous avons rencon-
trées ici et à Moncton, il y a trois
ans.

Songeons d'abord à la leçon que
nous est ici donnée sur la soumis-
sion à la loi divine et naturelle. Il
était venu en Acadie 40 à 50 ména-
ges français. C'est ce petit nom-
bre d'émigrés qui explique la varié-
té des noms si restreints.

Au moment de la déportation,
on estime qu'il y avait dans la ré-
gion restées, et l'on peut dire, par

les Handfield, les Winslow et les
Lawrence 18,000 Acadiens. Il y eut,
d'après Casgrain, au moins 12,000
déportations, de 1755 à 1764. Sur
ce nombre on estime que 8,000 pé-
rirent de froid, de faim, de mauvais
traitements ou dans les naufrages.
Aujourd'hui on compte près de
600,000 Acadiens qui se répartis-
sent comme suit:

Nouvelle-Ecosse	56,819
Nouveau-Brunswick	121,111
Ile du Prince-Edouard ...	11,971
Québec	100,000
Ile de la Madeleine	6,500
Labrador	3,000
Terre-Neuve	3,500
Anticosti	53
Etats de la Nouv.-Ang. ...	30,000
Louisiane	250,000
Autres Etats-Unis	10,000
	<hr/>
	592,754

C'est à un mille plus bas que
l'église du souvenir à Grand-Pré,
là où s'élève une croix de fer
inaugurée lors de notre premier
passage en Acadie, à Horton-Lan-
ding, qu'eut lieu l'embarquement,
après que les hommes furent enfer-
més dans l'église, qui s'élevait sur
l'emplacement exact de la chapelle
du souvenir.

Nous pouvons voir, de l'endroit
où nous sommes, le site des ancien-
nes paroisses qui ont, hélas! changé
de noms et qui ne reprendront pro-
bablement jamais leurs noms fran-
çais; car il n'y a pas d'Acadiens
dans la région. Quand ils y revin-
rent, hâves, minables, on les ac-
cueillit avec effroi, comme des re-
venants. Ils faisaient peur aux fem-
mes et aux enfants, évoquaient
peut-être des remords chez les
usurpateurs de leurs biens. Ils s'en
allèrent donc s'établir dans un en-
droit alors désert. Ils recommencè-
rent le défrichement qu'avaient fait
leurs pères et ils fondèrent les pa-
roisses, devenues depuis prospères,
de la baie Sainte-Marie.

La Grand-Prée s'appelle Horton-
Landing, Gaspereau, Cornwallis,
Saint-Joseph de la Rivière-aux-Ca-
naris, Cannha et Wolfville.

La paroisse de Grand-Pré, la plus
importante, comptait au moment du
grand dérangement mille commu-
niants.

Mais il faut cesser d'évoquer la
théorie trop longue des souvenirs.
On en remplirait facilement tout le
journal. De ces grandes maisons
aux toits de chaume il ne reste rien,
rien, rien; il ne reste que des saules
séculaires qui furent, dit-on, té-
moins du passage des martyrs.

Pour notre pèlerinage à Grand-
Pré nous sommes favorisés d'un
temps magnifique. Pendant qu'il
pleut à Montréal, il fait ici une cha-

leur presque trop forte, mais le temps est clair, ce qui permet de voir le panorama superbe et dans le lointain l'imposante masse du Cap Blomidon qui défend l'entrée du bassin. Une courte randonnée en automobile jusqu'au Look out, en amont de Cap Blomidon, permet de découvrir l'un des plus beaux pays que l'on puisse voir avec sa succession de vergers ininterrompue et ses jolies maisonnettes toutes entretenues avec soin et entourées d'un tapis de gazon aux tons clairs. Mais ce ne sont plus des maisonnettes acadiennes....

Dès que nos deux trains sont arrivés, les messes commencent à la chapelle, il y en a une, la principale, qui est dite par M. l'abbé Filla-trault, le doyen des voyageurs qui célébrera le lendemain le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale. Nous avons apporté de Montréal, grâce à l'obligeance de la maison J.-Donat Langelier, un harmonium de petite taille. M. Arthur Letondal consent, avec une modestie charmante, à toucher ce minuscule instrument qui doit le changer des grandes orgues de la basilique! Mlle Rhéa Massicotte, puis les voyageurs, laïques ou prêtres, chantent des hymnes et des cantiques, à la messe en plein air.

Après la cérémonie les membres du comité de Grand-Pré nous souhaitent la bienvenue. Il y a réponse par plusieurs voyageurs, dont MM. J.-N. Ponton, Charbonneau, l'abbé Palement et autres. Pendant leurs instants libres, voyageurs et voyageuses visitent le parc qui évoque un passé si émouvant bien qu'on l'ait, en l'ornant, trop privé de son caractère primitif. Toutes les ruines sont parties et la nature elle-même a été stylisée. Il nous semble que l'on devrait garder à la plaine autant que possible l'aspect de désolation qu'elle avait au moment de la déportation, l'orner moins, veiller sur sa véridique simplicité.

Mais évidemment tous les gens ne seront pas de cet avis et la plupart des visiteurs s'accordent à louer le parc magnifique où l'on séjourne avec plaisir pendant plusieurs heures.

A midi le premier train repart. Nous sommes à l'avant-dernière étape du voyage. Ce soir nous prendrons, pour la dernière fois, contact avec les Acadiens près du vieux collège de Memramcook, qui est comme le bastion le plus fort de leur résistance, comme le phare qui leur a montré la route de la reconquête de leur entité nationale.

L. D.

Chez les Acadiens

Les trois congrès de Moncton — Leurs caractères propres — Volonté d'action continue — Le danger des congrès — Jusqu'en Louisiane?

Nos lecteurs ont pu, dans le *Devoir* de jeudi, lire les résolutions qui résument les travaux du dernier congrès national acadien. Il faut y revenir, en notant d'abord que ce congrès n'est que l'un des trois qui se sont réunis l'autre semaine à Moncton.

Le congrès pédagogique a d'abord — nous ne nous occupons point ici de l'ordre chronologique — groupé plus d'une centaine d'instituteurs et d'institutrices, religieux et laïques, qui ont étudié ensemble certains des problèmes qui intéressent le plus vivement aujourd'hui l'Acadie. Le congrès de la *Société mutuelle l'Assomption* a ensuite réuni les délégués de cette importante association. Finalement, sous les auspices de la *Société nationale l'Assomption*, s'est tenue la réunion dont les résolutions déjà publiées marquent clairement l'intention.

Des deux premiers congrès, nous ne dirons que fort peu de chose. Il nous suffira, pour le moment, de noter que le congrès pédagogique, qui n'était pas du reste le premier du genre, peut être l'amorce de progrès considérables, et que la *mutuelle l'Assomption* paraît être une société très vivante. Elle ne rend pas simplement aux Acadiens des services d'ordre matériel, en popularisant chez eux l'assurance. Elle a greffé sur ses services d'assurance une *caisse écolière* qui permet à nombre de jeunes gens de talent de poursuivre plus facilement leurs études. Elle met ensuite à la disposition de ses chefs des capitaux qui peuvent être utilisés dans le meilleur intérêt du groupe. Par sa propagande seule, elle maintient dans les milieux acadiens une activité bienfaisante. Son dernier concours de recrutement, par exemple, paraît avoir créé tout un mouvement, d'allure financière sans doute, mais nettement et fortement national aussi. Et le congrès de l'autre jour a décidé d'intensifier l'oeuvre de la société en multipliant les types d'assurances et de polices qu'elle peut offrir au public.

L'un de nos confrères a déjà souligné la variété et le caractère pratique des résolutions adoptées au congrès proprement national. Elles constituent en effet un intéressant programme d'action. Mais nous avouons que ce qui nous a le plus frappé dans ces trois ou quatre colonnes de texte, c'est l'évident désir de *prolonger* l'action du congrès, de mettre en mouvement un mécanisme qui assurera la mise à exécution de toutes ces résolutions.

* * *

Le gros danger des congrès, c'est qu'ils n'aient point de lendemain; c'est même qu'en donnant l'impression d'une action de masse, et très puissante, ils incitent un certain nombre de gens à se dispenser de la modeste et personnelle action de tous les jours. Les problèmes risquent, par d'aussi solennelles résolutions, de paraître tout de suite résolus! Cela est vrai de tous les pays. Mais à ce premier danger s'ajoute chez nous le grave péril qui résulte des très longues distances et de l'éparpillement des

tions, de paraître tout de suite résolu! Cela est vrai de tous les pays. Mais à ce premier danger s'ajoute chez nous le grave péril qui résulte des très longues distances et de l'éparpillement des groupes.

Pour que les congrès aient un lendemain, pour que les résolutions ne restent pas de simples morceaux de papier noircis, pour qu'elles aient vraiment une force de propulsion et de direction, il faut qu'un corps permanent, sachant bien ce qu'il veut et toujours actif, s'occupe de les rappeler à la foule, d'exécuter ou de susciter les démarches nécessaires, de marquer à chacun ce qu'il lui faut faire, d'assurer surtout la continuité de l'effort.

Or il paraît bien que ce soit là l'intention qui anime les résolutions de l'autre jour. Des dispositions spéciales prévoient le fonctionnement, souple et varié, en accord avec l'exécutif, des diverses commissions. Et il est peut-être particulièrement significatif que, dans le numéro même où elle publiait les résolutions du congrès, l'*Evangéline*, dont le propre rédacteur vient d'être choisi comme secrétaire de l'*Assomption nationale*, ait affiché sur trois colonnes, et en caractères très voyants, un pressant appel à l'action directe.

Le congrès, disait cette sorte d'article-manifeste, a admis l'urgence qu'il y avait pour nous, Acadiens, à demander une augmentation de notre représentation à la Législature: c'est très bien;

Il s'est prononcé carrément contre la violation de la loi du dimanche qui se pratique en certains endroits de la province: très bien encore;

Il a été résolu que l'on demande la traduction de toutes les circulaires adressées à nos gens par le gouvernement et qui traitent d'agriculture: très bien toujours.

Mais à quoi toutes ces résolutions serviront-elles si elles demeurent à l'état de résolutions?

A quoi serviront-elles si nous nous contentons de dire: Nous voulons ceci et nous voulons cela, et si nous ne prenons pas en même temps les moyens voulus pour l'obtenir, l'exiger?

A quoi serviront-elles, en somme, si, pendant les quelques années qui vont suivre, le peuple acadien ne fait converger, sur l'objectif déterminé par le congrès, toutes les influences dont il dispose comme autant de faisceaux de lumière?

Ceci rend bien le son de l'action toute proche.

* * *

Il y a sûrement à l'oeuvre, en Acadie, en dehors des sociétés nationales, des facteurs d'une très grande et très bienfaisante puissance.

Mais, à côté de ceux-là, les sociétés ont à jouer aussi un rôle de premier plan. C'est de tout coeur donc que nous souhaitons à ces diverses sociétés de trouver, dans les fêtes et réunions de Moncton, le principe d'une force et d'une activité nouvelles.

Par elles nous verrons grandir encore le groupe acadien des Provinces Maritimes et des États de l'Est; par elles — c'est un point sur lequel il y aura lieu de revenir — nous pourrons même voir s'agréger solidement à la chaîne franco-catholique du Nord les groupes français de la Louisiane...

Omer HEROUX

nous sommes un peu à l'écart des marées au rythme puissant de la célèbre bale Française!

Quelle réunion superbe! Un de nos voyageurs demande à se faire conduire à la gare. "Je vous conduirais, lui dit l'homme auquel il s'adresse, mais je ne connais pas la route: c'est la première fois que je viens ici." Et des centaines d'autres eussent pu en dire autant. Qu'on songe à la date heureuse: demain c'est l'ouverture du congrès de Moncton, demain c'est la fête nationale des Acadiens. Autour du vaste perron du collège se groupe, sous la présidence de Mgr l'évêque de Saint-Jean, qui s'est montré pour nos pèlerins d'une si paternelle bonté, toute l'élite de l'Acadie. Nous retrouvons là les vieilles connaissances d'il y a trois ans, les gens que nous avons rencontrés le long de la bale Sainte-Marie ou des environs de Shédiac et de Moncton, des prêtres qui nous ont accompagnés dans notre voyage à Chicago. Nous retrouvons là Mgr Belliveau, le grand orateur acadien au verbe enflammé et imagé, le vaillant abbé Cormier, de Moncton, M. Antoine Léger, le jeune ministre qui occupe le poste le plus élevé après celui de président du conseil dans le ministère Baxter; le juge LeBlanc, le supérieur du collège de la Pointe-à-l'Église, enfin toutes les manifestations de la survivance acadienne sont représentées là.

Le P. LeBlanc, premier supérieur acadien du collège, préside.

M. Bourassa, en face d'un tel auditoire, dans un tel cadre, n'a pas de peine à s'élever à une éloquence qui fit des larmes de plusieurs de ses auditeurs qui l'attendent depuis longtemps. O, avait parlé de la richesse de la province de Québec, et de la force que représentait cette richesse utilisée pour le bien national. L'orateur prend l'exemple du peuple acadien pour montrer qu'il n'est de richesse vraie que la richesse morale, que la vertu de s'abandonner en cela que Dieu nous

assigné. Dépossédé, volé, dépo
persécuté, harcelé sans cesse, s
écolé et même sans prêtres, le p
ple acadien a résisté, fidèle à la
divine, s'inclinant devant l'épre
mais ne perdant jamais sa volo
de survie, réfractaire au dé
poir. Et nous voyons le résul
ce collège, cette résistance magn
que, cette aube de victoire; aujo
d'hui, le prestige acadien, éman
d'abord de ce vieux collège
Memramkook, né d'une collabo
tion fraternelle entre Canadiens
Acadiens, rayonne sur toute la p
vince du Nouveau-Brunswick.

L'orateur a terminé en rappel
notre devoir de soumission au pa
notre père, et aux évêques qui le
présentent, ce qui est le meille
moyen de sauver nos âmes et de s
per aussi, par la sauvegarde des u
tas que notre mère l'Église a en
gnées aux nations chrétiennes,
trésor moral de notre vie nationale

L. D.

Le P. LeBlanc, premier supérieur
acadien du collège, préside.

M. Bourassa, en face d'un tel audi-
toire, dans un tel cadre, n'a pas de
peine à s'élever à une éloquence qui
fit des larmes de plusieurs de ses
auditeurs qui l'attendent depuis
longtemps. O, avait parlé de la ri-
chesse de la province de Québec et
de la force que représentait cette
richesse utilisée pour le bien nation-
nal. L'orateur prend l'exemple du
peuple acadien pour montrer qu'il
n'est de richesse vraie que la ri-
chesse morale, que la vertu de sou-
mission au rôle que Dieu nous a

cer
ad
da
18
les
fol
tic
de
d'o
ma
qu
ni
me
C
lob
mie

assigné. Dépossédé, volé, déporté, persécuté, harcelé sans cesse, sans école et même sans prêtres, le peuple acadien a résisté, fidèle à la loi divine, s'inclinant devant l'épreuve, mais ne perdant jamais sa volonté de survie, réfractaire au désespoir. Et nous voyons le résultat : ce collège, cette résistance magnifique, cette aube de victoire; aujourd'hui, le prestige acadien, émanant d'abord de ce vieux collège de Memramkook, né d'une collaboration fraternelle entre Canadiens et Acadiens, rayonne sur toute la province du Nouveau-Brunswick.

L'orateur a terminé en rappelant notre devoir de soumission au pape, notre père, et aux évêques qui le représentent, ce qui est le meilleur moyen de sauver nos âmes et de sauver aussi, par la sauvegarde des vertus que notre mère l'Église a enseignées aux nations chrétiennes, le trésor moral de notre vie nationale.

L. D.

Feuilles de Carnet

De Grand'Pré à Memram-
kouk — La montée vers
la lumière — Cimetière
et terre de la résurrec-
tion glorieuse — Un sol
où la belle histoire a dé-
posé sa patine — Colla-
boration fraternelle en-
tre Acadiens et Canadiens

Nous disions qu'en son cycle de vingt-quatre heures ce dimanche 14 août contenait les émotions les plus fortes du voyage, et c'est vrai.

De Grand-Pré, après avoir retrouvé notre homme roulant, dont nous nous séparons toujours avec émoi, nous filons vers Memramcook.

Pour le voyageur ordinaire, passer de Grand-Pré à Memramcook c'est tout simplement traverser l'insensible frontière qui divise deux des provinces maritimes; mais pour un pèlerin d'Acadie, c'est beaucoup plus que cela: c'est une ascension vers la lumière, c'est le passage ra-

dieux à travers un isthme comme patiné par la plus belle histoire, du cimetière moral de la nation acadienne vers la terre de son éclatante resurrection.

Nous sommes dans l'ancienne seigneurie de M. Leneuf de Lavallière, sur cette langue de terre qui reliait l'ancienne Acadie à la Nouvelle-France. C'est là que la plupart des rares Acadiens qui avaient échappé à l'expulsion se retirèrent, c'est là que se livrèrent, avec l'appui des Acadiens et hélas! la trahison de Vergor, complice et ami de Bigot, les suprêmes batailles au fort Beau-séjour dont on voit encore les ruines imposantes près d'Amherst. C'est là que le fameux abbé Leloutre exerçait son zèle patriotique sans doute mais dangereux et indiscret pour les Acadiens. C'est là aussi que se vult contre ces malheureux qui s'étaient refait dans cette région superbe de la seigneurie Beaubassin, de très belles terres provoquant la convoitise, la dernière persécution. L'historien Bourgeois raconte que dans l'ancienne seigneurie de Beaubassin les Acadiens, grâce à leurs familles nombreuses et la liberté plus grande dont ils jouissaient depuis la conquête du Canada, depuis le temps où ils ne servaient plus de tampon sanglant dans les lattes entre Anglais et Français, s'étaient conquis une modeste aisance. Mais volla que pour récompenser un certain major Desbarres, ancien soldat de l'armée de Wolfe et fondateur de Sydney, on lui concéda presque tout l'ancien fief de Beaubassin. Et il fallut, après de vains pourvois devant les tribunaux, que de ce major favori, les Acadiens, dépossédés de leurs premières terres et qui avaient conquis sur la mer et sur la forêt leurs terres nouvelles, les rachetassent. Mais un déni de justice de plus ou de moins n'était pas pour abattre un peuple qui avait connu celui de 1755 auquel ils se contentèrent, dans leur héroïque simplicité, de le précéder, pour le distinguer des autres, du qualificatif grand. Celui-là seul fut le grand dérangement auprès duquel les autres comptent peu!

Il n'est pas sans intérêt de noter que le premier seigneur de Beaubassin venait de la Nouvelle-France, de Québec, et qu'il amena avec lui des Canadiens de la région, dont les Chiasson, les Cottard, les Aubin-Mianou, les Hébert, Colant, de

ass
per
éco
ple
div
ma
de
poi
ce
qu
d'h
d'ab
Men
tion
Aca
vino
—L
not
not
pre
moy
ver
tus
gnee
trés

Lé
P

I.
Le
men
bab
vieil
Ott
l'inv
ral.
ble
fere
volr
nois
l'été
n'ag
La
de 1
Colo
sur
trouv
me
lisa
vite
ce d
nute
ciale

Il n'est pas sans intérêt de noter que le premier seigneur de Beau-bassin venait de la Nouvelle-France, de Québec, et qu'il amena avec lui des Canadiens de la région, dont les Chiasson, les Cottard, les Aubin-Mignaut, les Haché-Galant, devenus Acadiens. Moralement, comme géographiquement, cette terre était destinée à être le point de liaison de l'Acadie et du Canada. C'était la route suivie par les expéditions qui descendaient le fleuve et le golfe pour gagner la Baie Française, passaient par l'Isthme de Shédiac dont, dès 1885, l'intendant de Meules, d'après M. l'abbé Emile Dubois, a qui nous empruntons ces notes, réclamait le percement.

Plus tard, on voit aussi s'établir ici la plus intime et la plus fructueuse collaboration entre les Acadiens et les Canadiens puisque c'est grâce au zèle de l'abbé Lafrance, encouragé par un évêque qui n'était point de langue française, et du P. Lefebvre que surgit de terre comme un phare magnifique sur cette ancienne butte au pétard, du régime français, ce collège de Memramkook, plus tard devenu université, qui a éclairé la route de la renaissance acadienne. C'est aujourd'hui une énorme construction en pierre, imposante, qui s'élève non loin de la belle église en pierre également, au milieu d'un jardin vaste et soigné. Sur un terre-plein, face à la porte d'entrée, se dresse la gigantesque statue du P. Lefebvre, qui fut l'un des premiers "pèlerins de Québec".

Notre train était un peu en retard, mais grâce à la puissante 6,200 qui le remorque, il nous conduit à Memramkook avant que la lumière du jour ne soit éteinte, à temps pour que nous voyions baisser à l'horizon le soleil qui jette sur le collège des rais d'apothéose.

Quelle belle soirée, moite et tiède, où l'on respire des effluves d'air salin, même dans cet endroit où nous sommes un peu à l'écart des marées au rythme puissant de la célèbre baie Française!